

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

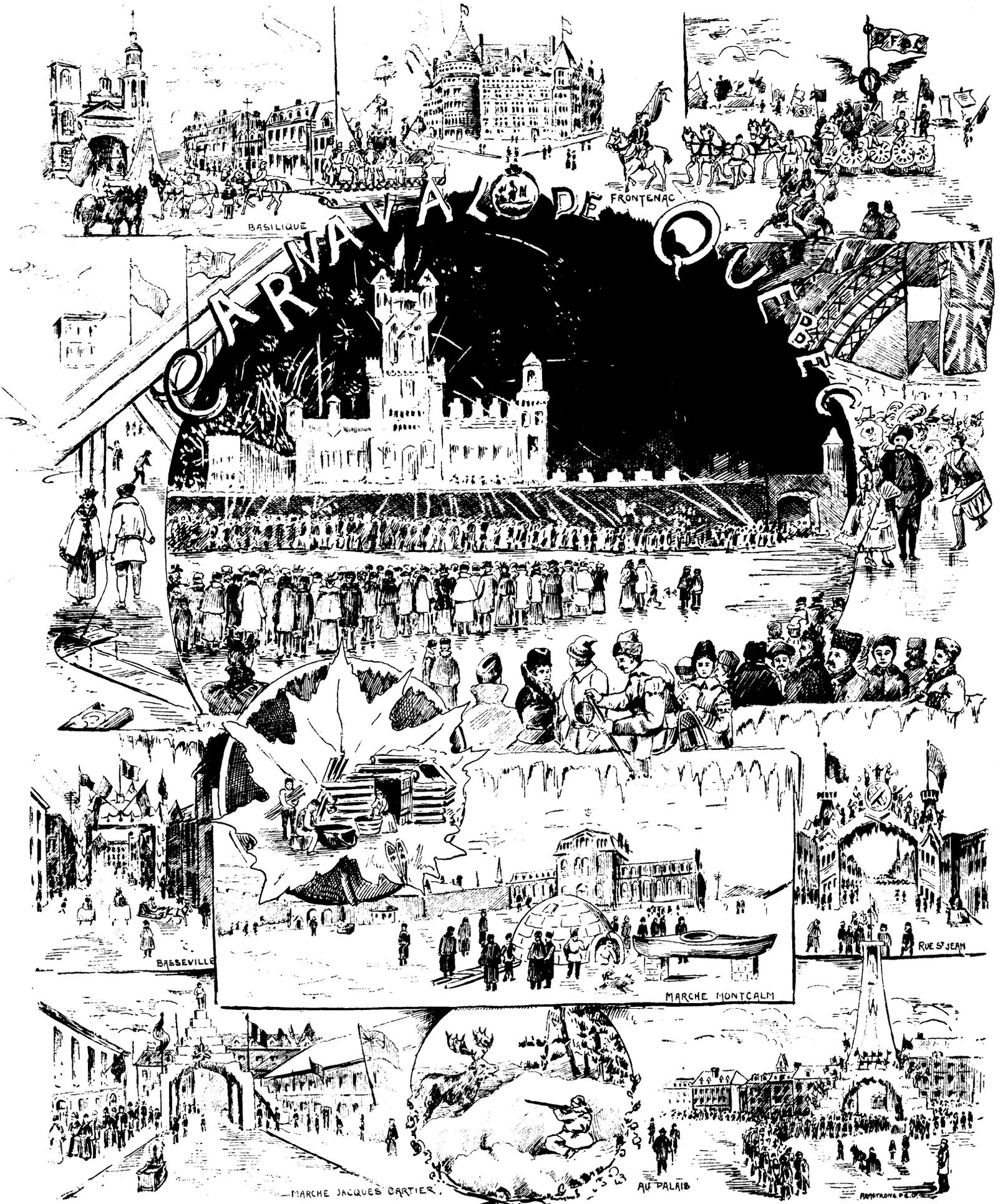
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 510 - SAMEDI, 10 FEVRIER 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



VUES DES PRINCIPALES ATTRACTIONS DU CARNAVAL DE QUEBEC
 DESSIN DE LA CIE ARMSTRONG D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. BEAUDRY

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 FEVRIER 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Chronique, par Hermance.—Carnet du "Monde Illustré."—Nouvelle canadienne: Les étrennes de Joseph (avec gravure), par Régis Roy.—Le carnaval de Québec.—Primes du mois de janvier: Liste des réclamants.—Poésie: Le semeur, par Louis Veillot.—Nouvelle: La peur, par Emile Gaillot.—Chronique trifluvienne, par Gérard.—La femme au foyer, par J. O. D.—Le lieutenant de vaisseau Degony (avec portrait)—Propos du docteur.—Causerie carnavalesque, par Fauvette.—Les troubles, en Sicile.—Notes et faits: Variétés judiciaires: Vieux proverbes; Apologues; Les disparus de 1893.—Nouvelles à la main.—Galerie échiquenne.—Feuilletons: En famille et les Mangeurs de feu.

GRAVURES.—Canada: Vues des principales attractions du carnaval de Québec.—Italie: Les troubles en Sicile.—La leçon de patinage.—Portrait de M. John Henderson.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit:

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 1070, Montréal

ENTRE-NOUS



LADY Aberdeen vient de publier ses notes de voyage dans un charmant volume intitulé: *Through Canada with a Kodak*.

Comme l'a dit une Anglaise d'esprit: "C'est un livre qu'on lit volontiers un jour sombre, comme nous en avons eus tant cette semaine, car sa reliure renferme un rayon de soleil de printemps."

Bien que tout soit à lire dans ce journal de voyage, je ne m'occuperai, pour le moment, que de ce qui nous intéresse plus particulièrement, de ses réflexions à notre sujet et sur notre province.

Québec enchante lady Aberdeen.

Aucuns mots ne pourront jamais décrire Québec, dit-elle dans son enthousiasme; et vous devez essayer de vous en faire une idée d'après les dessins que nous vous donnons. Nous l'avons vu par tous

les temps: dans la lumière incertaine et rosée de l'aurore, à notre arrivée; puis, au milieu des hurlements de la tempête; une autre fois, quand ses clochers étincelaient au splendide soleil de midi; puis encore, alors que les tons gris de ses vieux pignons se transformaient aux lueurs du crépuscule. Québec produit une étrange fascination sur le visiteur; il le transporte dans le passé, qu'il le veuille ou non; le milieu qui l'entoure le domine et c'est la seule ville, à mon sens, qui puisse exercer sur ses enfants le même charme, indéfinissable et puissant, que produit sur nous, Ecossais, notre incomparable "Auld Reekie."

Des choses, lady Aberdeen passe aux hommes, et voici comment elle nous juge:

"Un mot des Canadiens français. C'est un peuple économe, satisfait, religieux et respectant les lois."

Un Français aurait dit: craignant Dieu et les gendarmes.

"L'air de la France moderne n'est jamais arrivé jusqu'à eux et ce sont encore les mêmes simples paysans normands et bretons qui sont venus il y a des centaines d'années."

Lady Aberdeen tombe dans l'erreur commune à bien des voyageurs qui persistent à ne voir dans les Canadiens que des gens qu'une fée aurait touchés de sa baguette, il y a deux cents ans, pour les endormir, comme dans la "Belle au bois dormant," et qu'eux, touristes, ont réveillés tout à coup, en arrivant au pays.

Et ce jugement erroné a été fait et répété tant de fois qu'il est presque impossible de les convaincre du contraire.

Au fait, nous voyons tous les jours des étrangers qui prétendent avoir découvert la terrasse Frontenac.

"Les Canadiens ajoutent l'auteur, sont très soumis aux prêtres, qui exercent une grande influence sur eux et leurs affaires de famille. Les règles sont très strictes, pour la danse, les promenades en raquettes et autres amusements. Elles viennent cependant moins sévères. Par exemple, il y a cinquante ans, il était absolument défendu de manger de la viande pendant les quarante jours du Carême, ce qui était souvent bien d'être, dans un climat aussi rigoureux. Cette loi n'est plus aussi sévère depuis quelques années."

Voilà un passage qui n'est pas tout à fait exact, mais, passons.

L'habileté des colons québécois l'étonne; la calèche donne matière à une description très spirituelle de ce véhicule.

Montréal ravit lady Aberdeen; l'hôtel Windsor et la montagne lui fournissent le sujet de deux pages fort bien senties.

** Pendant son court séjour à Montréal, lady Aberdeen a passé une soirée chez sir Donald Smith, un des millionnaires les plus généreux et les plus sympathiques de notre pays.

Cet enfant de la laborieuse et intelligente Ecosse, qui a produit tant d'hommes éminents, est une preuve vivante de ce que peuvent le travail et l'énergie. Au début de la vie, petit employé de la puissante compagnie de la Baie d'Hudson, égaré, perdu ignoré au petit poste de Mingan, il est devenu le chef de cette armée de trappeurs, de chasseurs, d'employés qui règne sur l'immense territoire du pays des fourrures de l'Amérique du Nord.

C'est de plus un financier hors ligne qui a eu l'esprit que nombre de journalistes n'ont pas, de devenir millionnaire.

Ce n'est pas un parvenu; il est arrivé par son talent, les circonstances aidant, bien entendu, mais il sait employer l'or que la fortune lui a donné; chaque fois qu'on s'adresse à lui pour une bonne œuvre, son chèque est prêt.

** Mais, je m'éloigne de mon sujet, par sympathie pour ce philanthrope.

Je disais que lady Aberdeen avait passé une soirée chez sir Donald Smith, et son récit est charmant; elle dit le plus grand bien des personnes qu'elle y a rencontrées et surtout de cet excellent homme, le père Lacombe, le missionnaire bien connu de tous ceux qui ont été mêlés d'une ma-

nière ou de l'autre, à la rébellion du Nord-Ouest.

Elle a bien compris le caractère de l'oblat qui a consacré sa jeunesse, sa vie, à ses chers sauvages, comme ils les appelle, et dont l'influence est si grande dans les prairies.

** Lady Aberdeen donne une courte description de la splendide résidence de sir Donald Smith.

Elle visite sa galerie de tableaux et remarque la présence d'une toile due au pinceau d'un peintre français, qui représente une scène française et catholique: *Les Communautés*, sans nommer l'artiste.

Je l'en félicite, car la photogravure qui illustre son livre donne une pauvre idée de ce chef-d'œuvre de l'art moderne, de Jules Breton.

Les illustrations, du reste, sont très faibles et ne sont pas dignes du texte. Ce n'est pas la faute de lady Aberdeen, je le sais, mais l'édition n'a pas été à la hauteur du sujet.

Après Montréal, l'auteur se dirige vers l'Ouest où je ne la suivrai pas aujourd'hui; mais, je le répète, tout est à lire dans ce livre, très bien écrit, qui a sa place dans toutes les bibliothèques,

** Corbett a battu Mitchell et a gagné vingt mille dollars en huit minutes.

Sullivan a été battu par sa femme, qui a tapé dur et ferme sur son seigneur et maître, à coups de manche à balai.

Avoir été le champion du monde et se faire battre par une femme (!), c'est raide. Décidément, sa couronne est tombée de lance en queue.

** En parlant d'hommes forts, je pense à l'Homme Canon, actuellement député français, qui ne ressemble en rien à ces vulgaires assommeurs anglais et américains.

Voici quelques renseignements que je trouve dans un journal français, sur ce nouveau législateur:

"M. Vuillod, le véritable nom de celui qui s'est rendu célèbre à Paris sous le pseudonyme de l'Homme-Canon, n'est pas un inconnu dans l'arrondissement de Saint-Claude. Il est conseiller municipal depuis dix ans au moins. A vingt ans, le 5 août 1870, M. Vuillod était brigadier-fourrier au 5e cuirassiers à l'escadron de dépôt; ne pouvant en cette qualité, partir immédiatement à la frontière, il rendait ses galons et entra comme simple cavalier de 2e classe dans un escadron actif; en cette qualité, il prenait part à la charge célèbre des cuirassiers de Reischaffen, où il était blessé au bras gauche par un éclat d'obus.

"Voilà qui n'est pas mal, n'est-ce pas?"

"Chez son père, propriétaire aisé de Lons-le-Saulnier, à la fois boulanger et propriétaire de vignes, il fut successivement mitron et vigneron; puis il s'établit marchand de vins en gros et épousa Mlle Arbel. Il habitait alors Saint-Lupicin, près de Saint-Claude, où en qualité de conseiller municipal, il faisait ses débuts dans la vie politique.

"Le nouvel élu habite, depuis peu de mois, place Denfert, au-dessus d'un café de France, dont il est le propriétaire.

"D'une haute stature, les épaules larges et fortes, la poitrine puissante; les yeux sont très doux, le front très large, la physionomie à la fois intelligente et bon enfant.

"Il a raconté le plus simplement du monde à un de nos confrères comment il est entré aux Folies-Bergère. Sait-on seulement, dit-il, comment je fus amené à me faire engager aux Folies-Bergère?"

"—Je ne crois pas; sans doute parce que votre commerce de vins en gros périlait.

"—Eh bien! pas du tout, reprend mon interlocuteur, mes affaires étaient prospères. Mais voilà, il y a quelque chose d'un peu excentrique dans ma nature. J'ai toujours aimé et pratiqué la gymnastique: la nature m'a doué d'une certaine force qui a été appréciée, mais que moi-même j'apprécie peu.

"Cependant, je m'en suis servi: un soir, je déclarai devant des amis qu'on peut arriver à des

choses invraisemblables au moyen de l'entraînement. L'un d'eux, sceptique, répliqua :

— Vous n'arrêteriez pas un boulet de canon, par exemple !

— Je prétendis aussitôt que ce'a pouvait parfaitement se faire, à la condition de bien prendre soin de doser convenablement la charge de poudre. Un pari s'engagea promptement : l'enjeu était une bouteille de bière, un gain bien modique, comme vous voyez ! Il avait été convenu que j'aurais deux mois pour réaliser ce que j'avais affirmé être possible.

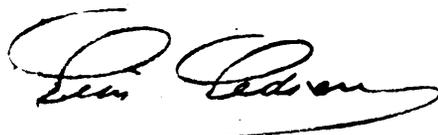
— Au bout d'un mois et demi j'avais fait fondre un canon : je réussissais l'expérience, j'avais gagné mon pari.

— Vous n'avez jamais été blessé par le boulet ?

— Si, quelquefois, mais les blessures étaient insignifiantes.

Vuillod m'établit alors, en quelque sorte, chiffres en main, comment il a pu parvenir à ce tour de force et d'adresse : il prend un papier, me fait le dessin d'un canon, puis il pose et résout un véritable théorème de géométrie.

J'avoue que je suis très séduit par la netteté de ses explications et la précision de sa parole : le député de Saint-Claude n'est certainement pas un homme banal.



CHRONIQUE



Qui est chargé de la chronique religieuse du MONDE ILLUSTRÉ ?

Pour cette fois, et ce ne sera pas la première, c'est moi.

Mon Dieu ! ce genre ennuirait-il les lecteurs habituels du MONDE ILLUSTRÉ ?

Car il est là partout notre journal : chez le jeune, chez le vieux ; chez l'humble, chez le mondain.

Eh bien, je suis facile, et vous allez le voir : on me lira ou on ne me lira point, *ad libitum*.

Il en reste tout plein des colonnes agréables et fort intéressantes.

* *

Partout, quand l'archet s'est lassé entre les doigts du chef d'orchestre, quand la dernière polka a battu sa dernière cadence, quand la dernière valse a enivré son dernier valseur, quand, d'un carnaval bien rempli par toutes sortes de frémissements vertiges, la dernière heure est tombée, comme tombent, chaque année, toutes nos fièvres, tous nos rêves, toutes nos illusions, quand nous sommes entrés en ces jours où l'Eglise, après nous avoir permis beaucoup de licences, veut nous engager à penser sérieusement aux grands devoirs, ne fait-il pas bon de remplacer les parfums capiteux par ceux de l'encens et de laisser descendre en son âme, après tant de griseries mondaines, l'ivresse des ivresses : celle que l'on peut savourer longuement sans risquer d'y laisser quelque chose de sa naïveté, de son calme bonheur ? . . .

* *

Un jour de ces semaines dernières, la gracieuse chapelle Notre-Dame de Lourdes avait convié tout un monde à une de ces fêtes auxquelles se mêlent et se retrempent le cœur et l'âme.

Les invitations étaient lancées depuis quinze jours déjà, et jamais hôtesse ne s'est faite si souriante et si belle pour accueillir des visiteurs.

Nous étions là un très grand nombre de personnes, et bien mal avisée aurait été celle qui se serait crue dans une promiscuité indigne de sa distinction.

Il s'agissait de la fête de Sainte-Agnès, patronne de la Société des Enfants de Marie.

M. le curé de Saint-Jacques voulut prendre sur ses occupations nombreuses de ce jour pour honorer la société de sa présence et lui adresser la parole :

— Je vais, dit-il, vous entretenir d'un sujet qui vous étonnera peut-être, mais qui est pour vous d'une importance capitale :

Mesdemoiselles,
Méfiez-vous des hommes !

Et grands dieux ! à quoi bon trente-six chemins !

Le directeur spirituel d'un cercle de jeunes gens — et quand j'écris *spirituel*, je l'entends dans les deux acceptions du mot — n'a-t-il pas pris sa voix la plus grave, la plus profonde pour s'adresser ainsi à son auditoire d'élite, il y a quelque temps passé.

— Mes amis, leur dit-il, méfiez-vous des femmes ! Qu'a-t-il pu ajouter, ce savant abbé ? Je n'en sais rien.

Mais si un homme averti en vaut deux, que dire donc d'une femme sous la même circonstance ? Et certes, M. le curé de Saint-Jacques a très bien traité son sujet.

— La femme, a-t-il continué, est la brebis de la bergerie ; timide et craintive — hélas ! curieuse un peu — que le plus léger bruit met en éveil, qui veut voir et . . . être vue.

— L'homme, c'est le loup ! . . .

Où, messieurs, le loup ! monsieur le curé l'a dit : — le loup ! qui discrètement d'abord vient reconnaître le terrain, puis, qui, enhardi par la séduction de sa proie, fond sur elle.

Mesdemoiselles, méfiez-vous des hommes !

* *

Je ne veux pourtant pas paraître méchante, et je n'ai pas la prétention non plus de pouvoir citer textuellement monsieur le prédicateur puisque je n'ai pris aucune note alors, mais je puis dire que son texte, il l'a traité paternellement, et en maître sur l'expérience de la vie réelle ?

Ya-t-il des bons loups et des mauvais loups ?

Je l'ignore.

Mais il paraîtrait qu'il y a des hommes bons et des hommes mauvais.

C'est encore monsieur le curé qui l'a dit. Et ce n'est qu'envers cette dernière catégorie que les filles à marier doivent être en garde.

Calmez-vous, braves jeunes gens, qui avez toutes les qualités et toutes les aptitudes nécessaires pour faire des maris modèles.

Mais ce qu'il en faut de ces qualités et de ces aptitudes !

Si un jeune homme est sans principes de religion ou de morale, — et comment séparer l'une de l'autre ! — Il faut l'éloigner.

Si un jeune homme est adonné à l'intempérance, inutile pour la jeune fille de dire : *je le convertirai !*

A l'âge où un jeune homme se marie, son éducation est faite, si elle est mauvaise, rien n'y fera. Il faut l'éloigner.

Si un jeune homme ne sait être digne en la présence d'une jeune fille, ne sait la respecter et se respecter lui-même par ses paroles, ses manières autant que par ses actions : — au large encore ce lui-là.

Etc., etc., etc.

Puis la jeune fille ? N'a-t-elle pas aussi une ligne de conduite à observer, et à observer scrupuleusement envers elle-même ?

.....

Mais je ne vais pas être aussi indiscret et répéter, comme un perroquet, tout ce qui s'est dit là, à huis clos, dans cette assemblée où le sexe barbu n'a pu faire faiblir la consigne et se faire représenter par le plus insignifiant des atomes.

* *

Le chant et la musique ont été à la hauteur de la fête, et l'organiste dévouée, qui est aussi la directrice du chœur, je crois, a droit à une part sensible de reconnaissance chez les Enfants de Marie, puisque, malgré les circonstances exceptionnellement douloureuses qu'elle a eues à traverser, le devoir l'a trou-

vée là toujours, accomplissant, avec cette fatigue que l'on sait, la tâche qu'elle s'est imposée depuis de si longues années déjà.

Donc, après avoir payé notre tribut d'hommages à monsieur le curé de Saint-Jacques pour les sages avis qu'il nous a donnés, faisons aussi la part du directeur zélé de la Société des Enfants de Marie pour tout ce qu'il a mis de sien dans la solennité de cette fête de Sainte-Agnès.

A l'organiste, notre large part aussi de remerciements et de sympathies.



CARNET DE LA CUISINIÈRE

M. l'abbé Paquette, de Québec, vient de faire paraître un volume de commentaires sur la *Somme* de saint Thomas.

* *

Le mariage est une chose sérieuse en Australie. Les tribunaux viennent d'en annuler un parce que la femme avait trompé son mari . . . en se rajeunissant de quinze ans !

* *

M. l'abbé Blanchard, curé de Saint-Hilaire, a donné sa démission pour cause de mauvaise santé. Il sera désormais chapelain des sœurs de la miséricorde à Saint-Hilaire.

* *

Un article du *Pall Mall Gazette* a causé beaucoup d'émotion en Angleterre, en annonçant que M. Gladstone donnerait sous peu sa démission. Le glorieux vieillard est actuellement en France, à Biarritz. Rien cependant n'est encore venu confirmer cette nouvelle à sensation.

* *

On a célébré, la semaine dernière, les funérailles de la Révérende Sœur Sainte-Aldégonde, de la Congrégation de Notre-Dame. Son nom de famille était Marie Murphy, et elle était sœur du Rév. P.-J.-Marie Murphy, Trappiste, à Montréal, et de MM. Murphy Frères, de cette ville.

* *

Phipps devant Québec. — Tel est le titre d'un nouvel ouvrage historique dont on annonce l'apparition prochaine.

L'auteur, M. Ernest Myrand, un québécois, a su donner à son ouvrage un puissant intérêt, et bannir de son style la froideur qui règne ordinairement dans ce genre de recherches historiques.

* *

La station du carême, à Notre-Dame, sera prêchée, cette année, par M. l'abbé de Montigny, chanoine de Bordeaux (France). Ce prédicateur, dont la renommée est déjà bien établie là-bas, s'est embarqué samedi, le 22 janvier, pour le Canada, avec M. l'abbé Collin, supérieur du Séminaire de Montréal. Ils seront arrivés ici, probablement, au moment où paraîtront ces lignes.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE — *Ludo*, Montréal. — Reçu votre lettre et votre poésie. Ni vos précédents articles, ni votre dernière poésie n'ont pu être acceptés.

J. Laros, Halifax. — Merci pour votre dernier article qui paraîtra prochainement, si possible.

Ce n'est pas le respect qui s'en va, mais tout ce qui est respectable. — J.-J. WEISS.



LES ETRENNES DE JOSEPHTE



Le jour naissait. Six heures allaient bientôt sonner chez M. Pierre Latour, cultivateur, demeurant à quatre lieues de Montréal. Mil-huit cent quatre-vingt-treize exhalait son dernier soupir : le jour qui commençait était le 31 décembre, et, en ce moment, il n'y avait dans la maison que Mme Latour, occupée à pré-

parer le déjeuner de son seigneur.

La pièce où elle était servait de cuisine et de salle à manger ; tout était propre et luisant, mais modeste, criant misère, quoique le propriétaire fut réputé riche.

Le poêle sur lequel elle faisait frire une maigre omelette était craqué à plusieurs endroits ; la lampe qui éclairait cet intérieur permettait de lire sur le visage mince et pâle de la ménagère la peine et le souci, la vie rude et laborieuse ; les catalogues qui couvraient le plancher avaient été souvent reprisés et, n'en pouvant plus, s'en allaient en lambeaux. Mme Latour n'avait pas ce qu'il lui fallait pour les remplacer par d'autres, et son époux avaricieux ne lui voulait pas acheter de tapis.

Tout à coup, des bruits de pas dehors, sous lesquels la neige craquait, se rapprochèrent de la maison, et bientôt un homme entra tenant de la main gauche un fallot allumé, qu'il éteignit, et de la main droite il portait une grande chaudière pleine de lait, que *Rougette* et *Caillette* venaient de lui céder de leurs mamelles gonflées.

— Eh ben ! vieille ! dépêche-toé ! I' faut que j' sois à Montréal pour huit heures, et du train qu' tu vas, j's'rai pas rendu à dix !

— C'est-i' d'ma faute ? Fallait te l' ver plus d'bonne heure et allumer l'poêle à temps ; ton déjeuner s'rait paré i' a un' bonne *escousse*.

Elle dit ceci calmement, comme si elle lui débitait un beau compliment. Depuis longtemps, l'avarice de son mari, et, partant de là, son indifférence à tenir sa maison sur le même pied que dans les premières années de son mariage, dans sa hâte d'amasser, avait apporté dans le ménage une froideur qui fit trouver la vie pesante à Josephte, et finalement elle vaquait à ses occupations quotidiennes, machinalement, sans goût, sans plaisir. Au début, la vie à deux leur avait souri. M. Latour avait eu de son père un joli morceau de terre, et avec ce que son épouse apportait en dot, les jeunes gens pouvaient envisager l'avenir avec assez de confiance, car ils étaient travailleurs et courageux. Il fallait être prévoyant en commençant et économiser pour les cas imprévus, et puis, Pierre aurait peut-être des héritiers ?... Quelques années se passèrent ainsi, mais aucun petit ange ne vint compléter leur bonheur. Pierre avait dit un jour, lorsque une bonne occasion se présenta d'acheter un lopin de terre voisin :

— Achetons-le ! Ça s'ra pour nos enfants.

Et son domaine s'augmenta ainsi.

Voyant enfin qu'il n'aurait pas de postérité, il n'en continua pas moins à amasser... pour leurs vieux jours, disait-il, et enfin l'amour des pièces blanches et jaunes le gagnant tout à fait, il devint avare. Et dès lors, le bonheur s'enfuit de ce foyer. Il y avait vingt ans de cela : vingt ans peu gais, et la vie n'offrait plus à Josephte aucun charme.

Pierre prit place à table en disant :

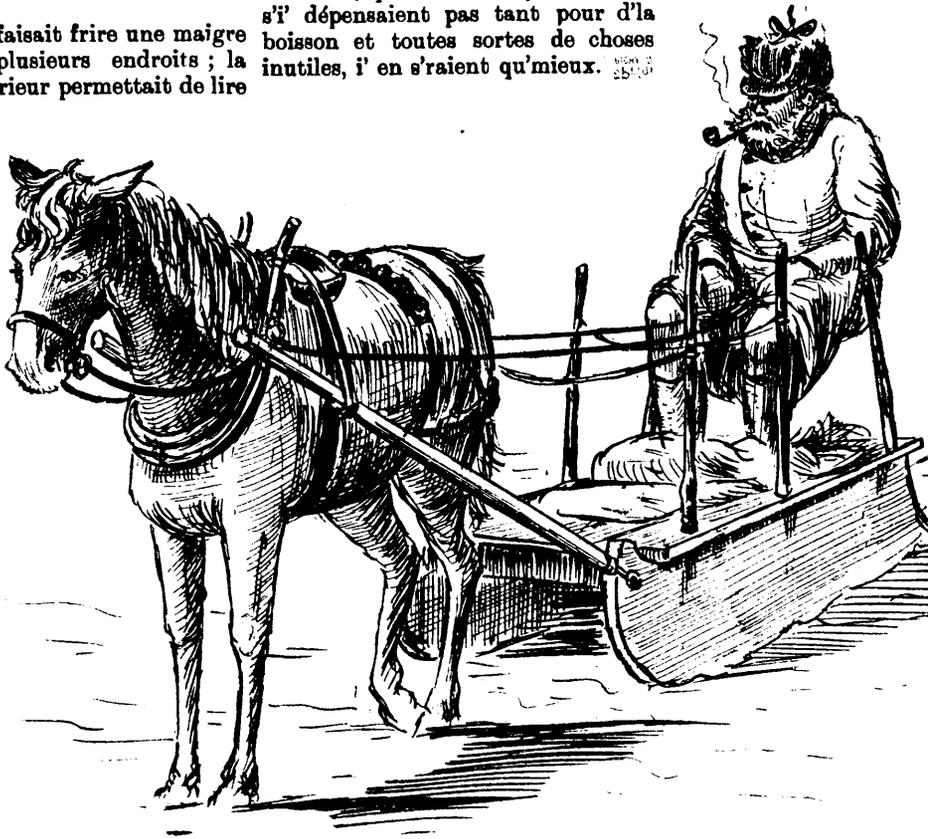
— Fâche toé pas, la mère ! J'dis pas qu'c'est d'ta faute, mé, c'qu'est curieux, c'est qu'lorsque j'veux aller en ville j'su' toujours en r'tard.

Elle verse, dans une assiette jaunie et craquée, l'omelette cuite et se mit à déjeuner.

— Après a'oir fourni mes pratiques, aujourd'hui, j'vais aller voir M'ame Chabot. Ça va y faire son deuxième mois d'loyer qu'a' me doé, et j'l'ai ben avertie l'mois passé, quand j'y ai été pour collecter, que si a' m'payait pas aujourd'hui pour les deux mois, que j'là frais saisir et que j'là mettrais d'hors.

— Tu d'vrais a'oir honte, Pierre, pour une quinzaine de piastres charger ton âme d'un tel méfait !

— Viens don' pas ! Tu pourrais tout donner, toé ! Si on pense pas pour nos vieux jours, j'voudrais ben sa'oir qui's qui y pens'ra ? I' faut mettre d'l'argent d'côté pour c'temps-à. Et p'is, les gens d'la ville, quand arrive l'jour de l'an, s'i' dépensent pas tant pour d'la boisson et toutes sortes de choses inutiles, i' en s'raient qu'mieux.



Il monta dans son traîneau, à la porte du restaurant.—Page 484, col. 3

— Oui ! mé, M'ame Chabot est un'pauvre veuve, et ça lui a pris ben d'l'argent pour payer l'doctor et a'oir des r'mèdes pendant la maladie d'son mari. Elle a dû s'endetter, et d'puis qu'on vieux est mort, a' travaille pour tout acquitter.

— Qu'a' paie son loyer, alors !

— Oyens, Pierre, soi' plus généreux. Si a' t'paie pas c'te fois icitte, accorde lui encore un mois !

— Ah ! ben non ! Tant pis pour elle ! I' m'faut mon argent, moé.

Et, en disant cela, il mordit méchamment dans son pain. Le repas se finit en silence.

* *

En homme pratique, notre cultivateur, en même temps qu'il allait collecter le loyer dû, emportait à Montréal, pour vendre à sa clientèle, toute une *traîne* de dindes, oies, etc., et toute la matinée passa dans cette distribution. Il alla prendre son dîner dans un restaurant à bon marché de la côte Saint-Lambert.

Pendant qu'il mangeait, deux hommes prirent place à la table voisine et, comme ils s'entretenaient à haute voix, notre cultivateur entendait tout ce qu'ils disaient. Le sujet de leur conversation roulait sur le décès d'un vieillard qui, sa vie

durant, avait économisé, épargné, se privant de beaucoup de choses et se donnant bien de la peine afin d'avoir une bonne aisance pour ses vieux jours. Il venait de mourir à soixante ans, continuant toujours la même idée vers le même but. Ses biens, qui lui avaient tant coûté de privations, de misère all'ient passer entre les mains de ses héritiers : des frères, des sœurs, etc., car d'enfants il n'en avait point. Ces jeunes gens, aujourd'hui, se promettaient une existence douce et facile et riaient du vieil avare qui n'avait su jouir de ses richesses.

On comprendra facilement que ces paroles impressionnèrent fortement M. Latour et lui donnèrent beaucoup à penser. Son dîner fini, il monta dans son traîneau à la porte du restaurant et se dirigea lentement vers la rue Mignonne, où demeurait cette pauvre veuve. Il débattit en lui-même longuement quelle ligne de conduite il devrait suivre à l'avenir. La lutte entre l'avarice et de meilleurs senti nents fut rude, mais enfin le Bon l'emporta sur le Mauvais.

En réponse à son coup de sonnette, chez Mme Chabot, une petite fille, — l'unique enfant de la veuve, — vint ouvrir. Elle eut un peu frayeur en voyant le visage aux traits durs de l'avare. Celui-ci sans doute, s'en aperçut.

— Ne crains pas, ma p'tite, lui dit-il en tâchant d'adoucir les aspérités de sa voix. N'aie pas peur, ma belle ! J'te mang'rai pas ! Ta mère est y icitte ?

— Oui, monsieur. Entrez ! Et elle lui offrit une chaise pour s'asseoir. Vous désirez voir maman ? Voulez vous me dire votre nom s'il vous plaît ? Je vais aller lui dire que vous voulez la voir. Elle est occupée en ce moment, mais elle va venir bientôt.

— Laissez faire mon nom, va toujours.

Et l'enfant s'en alla annoncer à sa maman qu'un homme, mis en campagne, aux traits durs et à la voix rude, désirait lui parler. La femme trembla. C'était là le portrait de son propriétaire qui venait certainement chercher le loyer dû pour novembre et décembre. Elle ne pouvait le paver ; que dirait-il ? que ferait-il ? L'huissier, la saisie, cette bête noire

des pauvres gens ; puis... dans la rue... sans gîte, sans le sou ! Où aller ?... Et son enfant bien-aimée en mourrait. Oh ! comme elle souffrit à cette pensée ! L'année nouvelle ne commencerait pas heureusement pour elle. Ne pourrait-elle pas obtenir grâce encore pour un mois ? Qui saisi d'ici là elle ne gagnerait pas assez pour payer

un terme au moins, et pouvoir ainsi demeurer dans la maison en obtenant un autre délai ! Oh ! elle allait lui parler, lui supplier ; sûrement son cœur maternel trouverait des accents assez éloquents pour émouvoir le vieil harpagon.

Elle se rendit dans la chambre d'entrée où l'attendait M. Latour.

Chez la couturière, tout était bien propre et à sa place. Le mobilier était humble, mais paraissait bien, et le bonhomme le remarquant, se disait :

— C'est pas ben traître, mé pourtant ça réjouit l'œil. Si c'était comme ça chez nous ? Si Josephte le voulait ! Ah ! oui ! bougre ! faut ben dire aussi en tout' justice qu'c'est ben un peu d'ma faute. Mais tout va changer à c't'heure. Au restaurant, en attendant parler ces deux braves gens, mes yeux s'sont ouverts à la vérité.

Mme Chabot entra et interrompit son soliloque.

— Bonjour, monsieur. Vous êtes venu pour le loyer, n'est-ce pas ? Hélas ! monsieur, je suis couturière commençante et ma clientèle n'est pas forte encore. Je n'ai pu jusqu'ici gagner assez pour vous donner quelque chose aujourd'hui, mais j'espère...

— N'vous faites pas d'peine, M'ame Chose, si vous n'avez pas d'argent, eh ben ! j'vous attendrai.

—Oh ! merci, M. Latour, comme vous êtes bon !

—Vous dites que l'ouvrage ne vous presse pas beaucoup encore ? En feriez-vous pour moi ? c'est-à-dire pour ma femme, vous comprenez ?

—Oh ! oui, certainement.

—Mé, c'est qu'il vous faudrait venir à la campagne, chez nous.

—La chose m'est égale, pourvu que je puisse emmener ma petite fille.

—C'est ça, emmenez-là. Pourriez-vous venir la semaine qui vient ? J'viendrai vous chercher en train. Vous emporterez vot' moulin, vot' fillette et tout c'qui vous faut. J'vous paierai c'que ça vaudra.

—Où, monsieur, avec plaisir j'irai...

Elle n'en pouvait croire ses oreilles. Son propriétaire si avare ; comment avait-il tant chargé pour le meilleur ?

—J'viendrai vous quérir, disons mercredi d'la semaine prochaine, lui dit-il, en partant.

Il se rendit chez un marchand de la rue Saint-Laurent, qui le connaissait bien, et où il eut sans difficulté, une somme d'argent nécessaire pour faire les emplettes qu'il avait en tête de se procurer comme étrennes pour Josephte. Toute son après-midi, et une partie de la soirée y passa, mais qu'importe, il était satisfait, et si Josephte doit s'inquiéter depuis quelques heures de ne le pas voir revenir, quand il lui montrera ce qu'il avait apporté pour elle, elle ne le grondera pas beaucoup.

Sa bonne action de l'après-dîner l'avait mis de joyeuse humeur, et il était surpris de se sentir si allégre. Sur le retour chez lui, il riait tout seul, de temps en temps, et il fredonnait des bouts de chansons qu'il n'avait pas chantés depuis longtemps. Il ne se reconnaissait plus, tant la gaieté débordait de son cœur. Il se sentait comme l'écolier qui entre en vacances.

—Que j'ai été fou, se disait-il, de m'être tant échiné, et d'avoir refusé à Josephte les différentes choses qu'elle désirait, dans l' passé, tandis que nous aurions pu être si heureux tout c'temps-là ; mé nous allons r'compenser pour l'temps perdu. Mé nous n'arriverons pas d'istôt au train qu'tu vas, ma grise. Eh ! marche don ! Réveille-toé ! Et son fouet claqua sonorement. La grise aussitôt se fit aller, et ça marchait.

Josephte était inquiète, tourmentée, de voir que son mari retardait tant, et quand elle entendit au loin sur la route, le son des grelots bien connu, elle respira plus à l'aise.

—Enfin, se dit-elle, le voilà !

Pierre remisa son traîneau, tout de suite et mit son cheval dans l'écurie, puis revint sous la remise prendre un gros paquet qu'il apporta à la maison.

—Qu'as-tu don', là ? lui demanda sa femme, en le voyant entrer avec le volumineux paquet.

—Attends un peu, c'est pas tout ; j'en ai encore d'autres dehors.

Il fit deux ou trois autres voyages à son traîneau, revenant chargé, chaque fois.

Avant d'ouvrir les paquets, il dit à sa femme, toute curieuse, que c'était des étrennes qu'il lui apportait, que depuis longtemps il ne lui en avait fait, et qu'il voulait en une fois regagner les années perdues.

Josephte d'abord ne pouvait le croire, mais il lui raconta son voyage à la ville, et ce qui l'avait subitement changé.

D'un commun accord, les yeux mouillés de larmes de bonheur, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, au bruit de deux exclamations heureuses :

—Oh ! Pierre ! mon ancien Pierre !

—Chère Josephte !

Puis, se dégageant doucement, Josephte lui dit :

—Moé aussi, j'ai un surprise à t'faire. C'est un présent que l'bon Dieu nous envoie ; nos étrennes pour 1894. J'espère que tu l'accepteras comme moé.

—Qu'est-c'que c'est ? qu'est-c'que c'est ? demanda-t-il vivement.

—Cette après-midi, j'étais à t'péparer un souper où j'voulais m'surpasser, et qu'tu trouveras ben bon t'à l'heure, quand j'entends s'ouvrir la porte de d'avant, en haut, mé sans avoir entendu personne marcher sur la gal'rie ; puis la porte se r'ferma doucement. Quiens ! que j'me dis, c'est la

p'tite Bartrand qui m'emporte la r'cette pour la poutine aux pommes, qu'a m'a promis hier. Mé, comme j'entendais p'us rien, je m'dis, qu'est-ce qu'ça veut dire ? j'vas voir, et devine qu'est-c'que j'trouve contre la porte d'entrée !

—Ah ! ben ! J'te dis ben que j'su' pas fort sur les divines. J'abandonne ! Qu'est-c'que c'était ?

—Attends, j'vas te l'chercher.

Elle sortit de l'appartement vivement et revint après une minute d'absence, portant dans ses bras un paquet de linges au milieu duquel apparaissait la tête blanche d'un gros bébé. Il dormait en ce moment et son petit visage grassouillet faisait plaisir à voir. Le pauvre petit était joli à croquer.

—Oui, Pierre, c'est c'qu'on a laissé. J'ai ben cherché à trouver qui s'qui pourrait nous l'avoir emporté, mé j'ai pas réussi. Ainsi il est ben à nous. Dis, Pierre, veux-tu qu'nous l'gardions ? (d'une voix caline, que le sexe sait prendre pour obtenir quelque faveur des seigneurs de la création). Nous n'avons pas d'enfants, nous l'adoptons ; nous lui donnerons ton nom ? Veux-tu ? Il est si beau, c'cher p'tit.

Pierre pensait que pour un commencement, c'est un commencement un peu raide, mais enfin, ça serait bien tout.

—Avant de l'adopter, dit-il, à haute voix, faudra qu'j'en parle à m'sieu l'curé. Mé j'cré ben qu'i nous l'laissera.

A cet instant, le bébé ouvrit ses yeux et regarda ses deux nouveaux parents, en souriant. Ceci lui gagna subitement le cœur de M. Latour, qui s'amollit sous ce sourire.

Le souper fut attaqué avec appétit, et fut trouvé très bon, quoique un peu refroidi. La conversation fut animée tout le temps du repas, et l'on resta même à table longtemps après, oubliant dans le bonheur retrouvé les heures qui fuyaient.

Minuit sonna lentement à la pendule, rappela nos amis à la réalité, et ce fut avec une émotion profonde qu'ils se dirent entre deux baisers, les paroles si connues de :

—Bonne et heureuse année !

Depuis ce jour, l'enfant trouvé a été adopté par M. Latour, qui est tout fier aujourd'hui de cette action. Il se promet bien d'en faire un bon cultivateur, s'il vit, et, en lui inculquant l'amour de l'économie, le garder de trop aimer à amasser comme lui.



LE CARNAVAL DE QUÉBEC

Lundi de la semaine dernière s'est ouvert, à Québec, le plus brillant carnaval qu'ait jamais vu la vieille capitale.

Les illustrations de notre première page donnent une idée des remarquables travaux en glace exécutés en vue de cette fête superbe.

En l'absence du gouverneur général, c'est M. le maire Frémont qui a présidé à l'ouverture du palais de glace dont l'architecte, M. Berlinguet lui a remis la clef en argent, pour lord Aberdeen.

On a ensuite dévoilé les statues de glace de Champlain, du P. Brébeuf et de Mgr de Laval, cette cérémonie s'est accomplie au milieu des acclamations de la foule.

Le fort de Chateaugay a ensuite été ouvert et le maire et sa suite ont été photographiés sur les murailles. Puis, ces messieurs ont parcouru la rue Saint-Jean, la côte du Palais et la rue Saint-Joseph, inaugurant les arcs de triomphe, etc ; ils étaient accompagnés par les élèves du séminaire poussant des acclamations et chantant des airs nationaux.

Dans la soirée, la ville présentait un aspect superbe ; les illuminations sur la grande allée et sur la place de la basilique, étaient d'un effet merveilleux. Le fort de glace et le parlement resplendissaient des rayons brillants de la lumière électrique.

Mardi, au milieu d'une tempête effroyable, a eu

lieu la réception de lord et de lady Aberdeen. Cette réception a été réellement enthousiaste ; une foule nombreuse attendait les distingués visiteurs à la gare où une adresse de bienvenue leur fut présentée. Puis leur voiture, traînée par une centaine de solides gaillards, et précédée d'une fanfare, de tambours et de clairons, se mit en marche par les rues Saint-Nicolas, du Palais, de la Fabrique, Buade, des Carrières, jusqu'au château Frontenac, où Son Excellence avait retenu ses appartements.

Jedi, les événements du jour ont été la course en canots et le bal des citoyens en l'honneur du gouverneur général, le plus beau qui ait jamais eu lieu à Québec.

Le lendemain a eu lieu la magnifique procession du carnaval, dont le succès a été fabuleux. On remarquait l'équipage superbe du gouverneur-général ; les pompiers avec les voitures et instruments de sauvetage ; la batterie de la garnison ; une magnifique locomotive en bois, œuvre de la maison Carrier ; un détachement des Hussards Canadiens ; la grande *Hermine* ; les Hurons, etc., etc. On pense que plus de 50,000 personnes stationnaient sur le parcours du défilé, et on estime à près de 20 000 le nombre des étrangers venus à Québec à l'occasion des fêtes.

Enfin, comme tout passe en ce monde, le carnaval s'est, lui aussi, terminé, mais de la façon la plus brillante par la grande fête de nuit de vendredi. Cette fête, au dire des Montréalais eux-mêmes, est la plus féérique qui se soit jamais vu au Canada. L'attaque du palais de glace a été splendide. Plus de 70,000 personnes encombraient la place du Palais législatif, et la circulation était impossible. Le feu d'artifice a été très remarquable : en une heure, \$4 000 de pièces pyrotechniques ont été consumés. De toutes parts, les acclamations de la foule éclataient tant le spectacle était grandiose.

La vieille cité de Champlain semble s'être enfin réveillée de son long sommeil, et elle se souviendra longtemps des journées de ce mémorable carnaval de 1894.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JANVIER, qui a eu lieu samedi, le 3 février courant, a donné le résultat suivant :

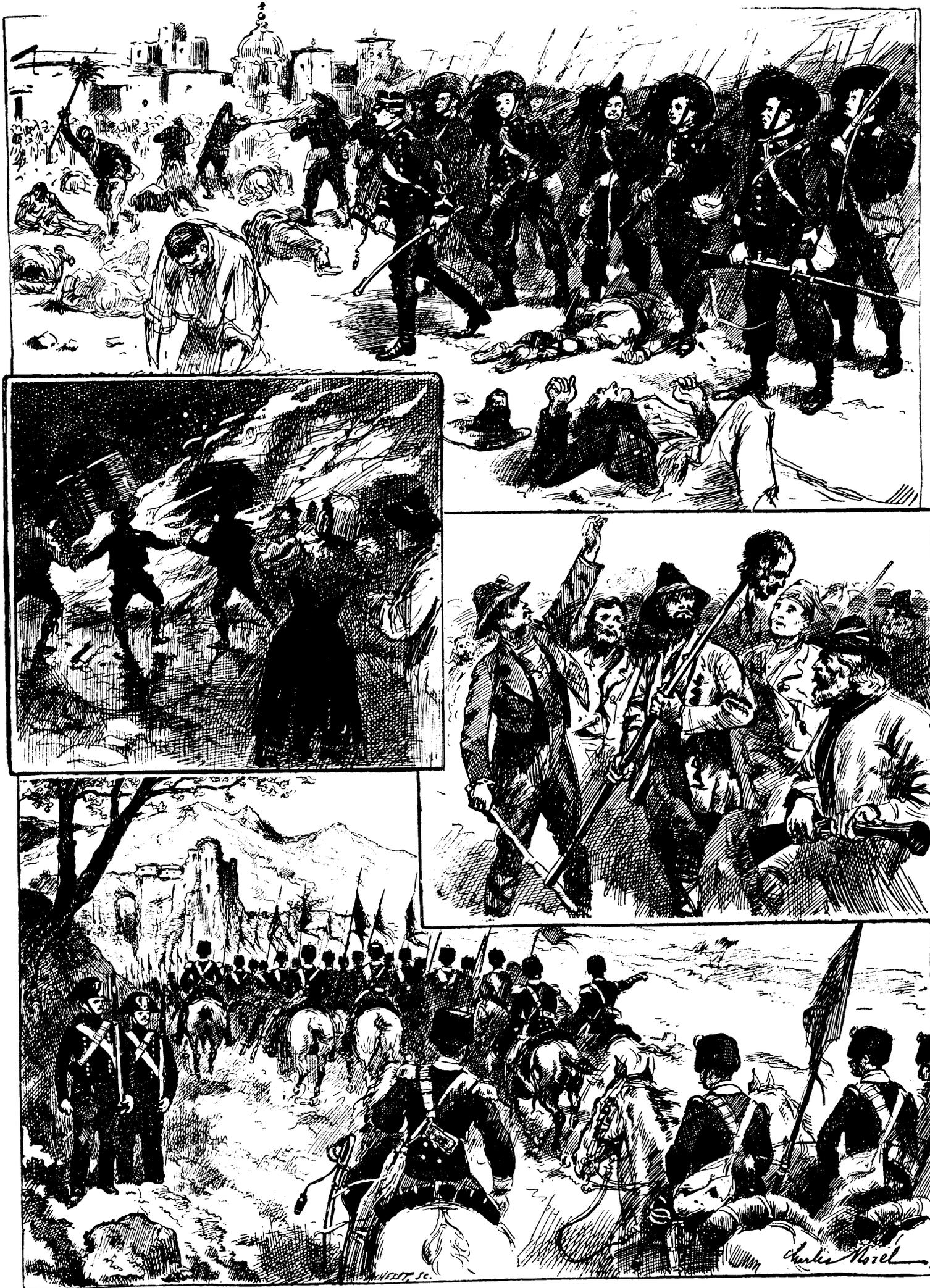
1er prix	No.	37,130....	\$50.00
2e prix	No.	16,973....	25.00
3e prix	No.	28,167....	15.00
4e prix	No.	38,179....	10.00
5e prix	No.	991....	5.00
6e prix	No.	17,595....	4.00
7e prix	No.	7,413....	3.00
8e prix	No.	34,992....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

372	6,327	15,279	20,406	27,594	33,619
436	7,134	15,353	21,098	27,613	33,692
516	7,817	15,566	21,111	27,877	34,005
570	8,512	16,277	21,621	28,152	34,034
1,542	8,731	16,319	22,009	28,345	34,590
2,416	9,837	16,391	22,066	28,722	35,327
3,446	10,805	16,460	23,557	29,119	35,502
3,717	11,016	17,296	24,095	29,754	35,854
4,146	11,042	17,524	24,112	30,144	36,480
4,291	11,122	17,923	24,207	31,552	36,964
4,421	12,094	18,284	24,278	31,726	37,520
4,560	12,355	18,310	25,884	32,694	38,419
4,657	12,443	19,521	26,632	32,990	39,094
4,821	13,725	20,147	27,425	33,510	39,395
5,231	14,830				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No. 276, rue Saint-Jean, Québec



Collision entre les émeutiers et les bersagliers.—La foule brûlant les guérites de l'octroi.—La tête d'un municpe promenée au bout d'une pique.—Renforts de cavalerie envoyés de Naples se rendant à Palerme

ITALIE. — LES TROUBLES EN SICILE



1. L'explication.—2. Le premier mouvement.—3. Le second mouvement.—4. Seule ! La chute

LA LEÇON DE PATINAGE—DESSIN DE M. RICHARD



LE SEMEUR

Seul à son grand labeur, sous le ciel inclément,
Le semeur dans le champ promenait sa main lente.
Un charlatan, sonnant sa fanfare insolente,
Sur un tertre voisin monta pompeusement.

Il eut autour de lui la foule en un moment,
Fit ses tours, harangua de façon turbulente,
Flatta fort ces oisons et, séance tenante,
Leur vendit son remède à tous maux, chèrement.

Le semeur, dans le champ, menait son pas tranquille ;
Le charlatan, piqué, taça cet indocile :
" Eh ! là-bas, l'homme au sac, qui balance la main,

" Sais-tu pas que je vends la vie et l'espérance ?
" Que fais-tu quand ceux-ci boivent l'eau de Jouvence ?"
L'autre, semant toujours, dit : " Je leur fais du pain."

LOUIS VUILLLOT.

LA PEUR



ENEZ, ajouta mon hôte, laissez-moi vous
narrer cette histoire, vous verrez
qu'elle en vaut la peine.

Je m'approchai de la table dressée
sous une verte tonnelle tout
émaillée de capucines et de clématites.
J'allumai une cigarette et me
mis en devoir de bien écouter. Mon
interlocuteur, un brave aubergiste
de l'Auvergne, à la face empourprée,
commença par boire d'un trait son verre de vin,
acheva de vider la bouteille, puis avec des gestes
larges, me raconta à peu près ainsi sa fameuse histoire :

— Ce que je vais vous dire, monsieur, s'est passé
du temps de feu mon père. Le pauvre cher homme
m'en parlait souvent, et chaque fois il avait des
larmes dans les yeux. Ah ! c'est que c'est bien
triste aussi, comme vous allez en juger.

Après cette petite introduction, mon hôte continua :

" Or donc, dit-il, il y a environ une trentaine
d'années, précisément à la saison où nous sommes,
pour la Saint-Jean, plusieurs jeunes gens étaient
venus dans le pays, en amateurs, en touristes,
comme vous appelez cela, vous autres.

" Un seul d'entre eux était connu de mon père,
c'était le fils d'un de ses plus anciens amis, habitant
une ville voisine d'ici. C'en était assez pour
que les visiteurs fussent bien accueillis ; aussi, les
reçut-on à bras ouverts et les servit-on en princes.

" Pendant le repas, les convives, fort gais, parlèrent
naturellement d'une foule de choses et plus
particulièrement de la contrée. C'était à qui serait
le plus jovial, à qui surenchérirait avec le plus
d'esprit et de verve. Les bons mots pleuvaient
dru comme grêle, que c'en était un charme, comme
disait feu mon père. Le copieux repas, arrosé des
meilleures bouteilles du clos de la famille, ne fit
bien entendu qu'augmenter la bonne humeur de
nos convives et, quand parut le dessert, la gaieté
était à son comble. L'un de ces jeunes gens chanta
même une chanson légère à la mode à cette époque,
au refrain tous accompagnèrent en frapant les
verres et les assiettes. Une vraie noce, enfin.

" Tout allait bien, et rien ne pouvait faire prévoir
les événements qui allaient suivre.

" Figurez-vous qu'à un moment, je ne sais de
quelle façon la conversation fut amenée sur les
vieux châteaux si nombreux dans l'Auvergne, puis
sur les légendes de plusieurs d'entre eux.

" Le fils de l'ami de mon père profita de l'occasion
pour parler de celle du vieux manoir dont
vous voyez les ruines, dans le fond de cette vallée,
ici en face de vous."

Et mon hôte me désigna, sur la droite, une gorge
assez encaissée où j'aperçus, en effet, un monceau
de ruines sur lesquelles une végétation, diffuse autant
qu'exubérante, étendait ses longs rameaux.

Des arbustes avaient en grand nombre poussé
sur les murs écroulés, dans les baies des portes et
des croisées, au fond de mille crevasses lezardant
de toutes parts les trumeaux ayant résisté aux
intempéries des saisons.

Le soleil éclairait abondamment tout cet amas
de matériaux et de plantes et jouait bizarrement
au travers des pans de murailles et des arcatures
disjointes. Des oiseaux voltigeaient par myriades,
et seuls jetaient un peu de vie sur ces vestiges du
passé. L'aspect de ces débris était véritablement
curieux. Je me sentis malgré moi plus intéressé
au récit que me faisait mon hôte, devinant que ce
vieux castel allait vraisemblablement y jouer un
rôle important. Aussi, tout attentif, le pria-je de
continuer.

— " Comme vous voyez, monsieur, me dit-il, la
situation de ce château le prédestinait certainement
plus que tout aux légendes qu'on se plaît à
raconter partout.

" Ce qu'on disait sur celui-ci n'avait rien de bien
extraordinaire. Il s'y agissait toujours de quelque
fantastique apparition entrevue la nuit par un
beau clair de lune, tantôt sur un point, tantôt sur
un autre. Les versions différaient sur le lieu précis
où l'hôte mystérieux du château se laissait voir ;
mais toutes s'accordaient pour dépeindre son blanc
costume et ses gestes désordonnés.

" Les témoins abondaient, et certains d'entre
eux donnaient des détails si précis que force était
bien aux plus sceptiques de se rendre à l'évidence.

" Telle était la légende de ce château,
" Le jeune homme, M. M. . . . , dont je vous ai
parlé, la raconta avec force détails à ses amis au
milieu de l'hilarité générale ; chacun glosait, chacun
se moquait de la crédulité populaire, qui avait
jusqu'à accepté comme possibles d'aussi faciles
plaisanteries.

" Mais M. M. . . . , avec le plus grand sérieux
du monde, soutint la vraisemblance de ces faits en
les appuyant d'attestations de gens de sa connaissance,
qu'il assurait être dignes de foi, etc., etc.

" Un de ces jeunes gens, M. Edmond C. . . . ,
celui-là même qui s'était fait le chansonnier de la
troupe, ne tarissait pas de jeux de mots et de plaisanteries
sur les revenants et autres personnages
du bon vieux temps.

" Lorsque M. M. . . . proposa une promenade parmi
les ruines, son contradicteur fut le premier à accepter
la partie.

" Malheureusement les choses ne devaient pas
en rester là.

" Toute la bande joyeuse s'achemina donc vers
le vieux château qui n'avait pas encore à cette époque
l'aspect misérable qu'il a aujourd'hui.

" L'entablement et une partie de la couverture
existaient encore ; les murs, quoique en mauvais
état, étaient presque tous debout ; les arbustes
épineux et les plantes sauvages n'avaient pas encore
poussé dans les ouvertures. Néanmoins, le
château faisait un effet lamentable, la nuit surtout,
quand sa grande ombre, toute dentelée, s'étendait
dans la plaine et que l'on entendait le
bruit sinistre du vent s'engouffrant à l'intérieur, où
il faisait fermer les portes ou les croisées encore
sur leurs gonds. Les cris plaintifs des chouettes
qui avaient élu domicile en ce logis n'avaient rien
non plus de très rassurant.

" Bref, par la vue des ruines actuelles vous pouvez
vous représenter un peu ce qu'était ce manoir à
l'époque dont je parle.

" Les jeunes gens, accompagnés de mon père et
de quelques personnes du village, visitèrent donc
le château dans tous ses détails, et toujours avec
le même entrain.

" Cependant, la conversation commencée l'instinct
apparaissant continuait en dépit des mille distractions
de la promenade au travers des longs couloirs et des vastes salles.

" M. M. . . . persistant à soutenir la possibilité
des apparitions d'outre-tombe, à la grande joie de
toute la société, et M. Edmond C. . . . prouvant
par acquit de conscience l'in vraisemblance de pareilles
théories.

" La discussion continua assez longtemps, paraît-il.
Enfin, à bout d'arguments un peu sensés, le jeune
M. M. . . . voulut terminer par un coup
de maître, et il s'avisait de proposer à M. Edmond

d'oser, lui qui se disait si incrédule, passer une
nuit seul dans le château.

" Un éclat de rire de ce dernier fut d'abord sa
réponse ; mais, sur l'insistance de son compagnon,
il se hâta de dire que sa conviction était si parfaitement
conforme aux idées qu'il avait émises, que
rien ne lui était plus indifférent que de passer une
nuit dans ces conditions, pourvu toutefois, ajouta-t-il,
qu'on lui permit d'avoir son revolver, pour
l'utiliser au besoin, non pas contre les fantômes,
puisqu'ils n'existaient que dans les imaginations,
mais contre les oiseaux nocturnes qui pourraient
venir l'importuner.

" La proposition fut aussitôt acceptée, au lieu
de la joie la plus vive. L'enieu fut le déjeuner
du lendemain que paierait celui qui s'avouerait vaincu.

" — Ce ne sera certes pas moi qui en ferai les
frais ! s'écria M. Edmond C. . . . , en riant.

" — Ni moi non plus, j'en suis sûr, s'exclama
M. M. . . . , en éclatant de rire.

" — Alors, messieurs, dit un de leurs amis en s'adressant
à la troupe, ce sera peut-être nous qui le
paierons, ce fameux déjeuner, car je vois bien
qu'aucun de nos amis ne voudra se reconnaître perdant.

" L'hilarité reprit de plus belle.

" De retour en cette auberge, mon père fut
chargé de faire transporter un de ses meilleurs fauteuils
dans la salle la plus confortable du château,
avec une petite table, une lampe et un livre ; un
bon fagot devait aussi alimenter l'âtre refroidi depuis
tant d'années.

" Le soir de ce même jour, les convives de mon
père étaient joyeusement réunis autour de notre
table de famille, cette grande que voici. (Et l'hôte
me désigna une vieille table, longue et large, dont
le dessus, ciré par les nombreux coups de torchon,
reposait sur six gros pieds carrés d'un équilibre
douteux.)

" Le dîner fut aussi animé que l'avait été le déjeuner.
Mon père disait à ce sujet que les Parisiens
(car tous ces jeunes gens étaient de Paris)
lui avaient semblé les compagnons les plus aimables
que l'on puisse avoir en voyage.

" Enfin, onze heures venaient de sonner, on
songea à prendre un peu de repos. Mais, avant,
on voulut aller installer M. Edmond C. . . . dans
son nouveau domicile, ce que l'on fit à la lueur des
torches, ce qui n'était pas d'un mince effet, comme
bien vous pensez

" Voilà donc ce jeune homme conduit dans une
grande salle du premier étage, qui avait dû être
bien belle jadis, à en juger par le peu de peintures
qui restaient encore intactes au plafond et sur les
lambris.

" M. C. s'était muni, comme il l'avait dit, d'un
pistolet qu'il posa sur la table à côté de son livre.

" Un bon feu pétillait dans la grande cheminée,
dont le chambranle tout sculpté avait dû être un
travail très artistique.

" Toute la troupe souhaita bonne nuit au jeune
parieur, et repartit en file indienne, plus que jamais.

" M. Edmond suivit du regard ses compagnons,
toujours éclairés par les torches, jusqu'à ce qu'ils
eussent disparu derrière les rochers qui bordent le
chemin qui mène ici.

" Pendant près d'une heure tout alla bien au
château. Le bruit faible de la brise agitant doucement
la fenêtre mal close, mêlé aux bruissements
d'ailes des oiseaux de nuit et au pétilllement de la
flamme du foyer, troublait seul le silence du lieu.

" Bien qu'à peine âgé de vingt printemps, M. C.
était de cette catégorie de gens peu prompts à s'effrayer
et qui regardent bien en face le danger
avant d'y croire. Aussi, sachant fort bien qu'aucun
danger réel ne le menaçait, était-il entièrement
tranquille, se promenant par la vaste salle et réfléchissant
probablement à tout ce qu'avaient vu ces vieux murs
qui l'entouraient. Sa rêverie fut interrompue par le
premier coup de minuit qui sonnait à l'église voisine ;
presque aussitôt il se produisit comme un bruit de
ferrailles remuées dans le couloir donnant accès à la
salle où il se trouvait, puis, au fur et à mesure que
sonnaient les douze coups, ce bruit augmenta d'intensité.

" Le jeune homme, plus surpris qu'effrayé, re-

garda instinctivement du côté d'où provenait cet insolite vacarme.

"A peine le douzième coup de minuit avait-il retenti dans le profond silence de la nuit, que la porte fut brusquement poussée et laissa voir dans l'ouverture béante, se détachant sur le fond sombre du corridor, une forme blanche agitant une grosse chaîne. Cette manière de fantôme fit lentement deux pas en avant et resta immobile.

"M. Edmond, un peu ému, mais ne perdant aucunement son sang froid, s'empara de son pistolet et mit en joue le nouveau venu en s'écriant : "Qui que tu sois, vivant ou revenant, retire toi, ou je fais feu !" Mais celui-ci sembla ne pas avoir compris le sens de ces paroles et fit de nouveau deux pas en avant, avec un flegme surprenant.

"Jusqu'à là le jeune homme était absolument maître de lui ; mais, à la vue de ce spectre à forme humaine semblant faire fi des armes terrestres et le regardant bien en face de ses deux yeux noirs, il ne put maîtriser un sursaut de peur. Faisant un pas en arrière, il appliqua son arme presque sur la poitrine de l'inconnu et pressa la détente, le coup partit strident, et fut accompagné des battements d'ailes de tous les oiseaux qui fuyaient, étonnés, de ces lieux si calmes d'ordinaire.

"A peine la fumée se fût-elle dissipée, que le fantôme fit un geste, semblant fouiller sa poitrine, puis sortit le bras de son suaire, jeta à terre la balle qui venait de lui être lancée, et lentement, les yeux braqués sur ce pauvre M. Edmond, fit un nouveau pas en avant. Celui-ci alors fut terriblement effrayé. Ne pouvant s'expliquer cette scène surnaturelle, il eut une violente commotion cérébrale et tomba inanimé.—L'inconnu, alors, se dépouilla brusquement du drap qui l'enveloppait, jeta sa chaîne et se précipita sur lui.

"Ce pseudo-revenant n'était autre que M. M., le fils de l'ami de mon père. Il avait imaginé de jouer un bon tour à son compagnon, et, pour cela, avait eu soin d'enlever préalablement la balle du pistolet ; c'était la même qu'il avait lancée ensuite, pour effrayer son ami.

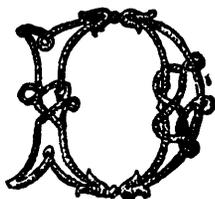
"Quand il se pencha sur celui-ci, en se nommant et lui disant de ne rien craindre, il était déjà trop tard. La peur avait été trop forte, le pauvre jeune homme avait payé de sa vie une coupable distraction !

"Inutile d'ajouter, n'est-ce pas ? dit mon hôte en terminant, combien le drame a longtemps impressionné les gens du pays. Chaque fois que mon pauvre vieux père en parlait, il finissait toujours en disant : "Ah ! mes enfants, il ne faut "jamais badiner avec la peur !"

EMILE GUILLOT.

CHRONIQUE TRIFLUVIENNE

MA COUSINE



DANS ce petit coin de journal qu'on me donne, je viens tout bonnement m'asseoir avec vous, aimables lectrices, causer un brin, vous parler de ce que j'aime.

Ce que j'aime, moi, c'est ma cousine. Ma foi, tant pis ! c'est un terrain brû-

lant aussi que de vivre avec des cousines, et je m'y brûle, bon Dieu ! tous les jours.

Quand je dis que je l'aime, ce n'est pas par amour... oh ! non, pourtant... qui sait (?) c'est plutôt par amitié... Mais encore... enfin vous jugerez. Voici :

Ma cousine est jolie. Je la vois tous les jours ; à table, partout ; plus que ça, sa chambrette n'est pas très, très éloignée de la mienne, si peu éloignée même, que dans le silence de la nuit, je l'entends dormir... bien sûr que je l'entends, le léger soufflé de ma fillette, qui dort dans son coquet de petit lit blanc.

A tous les quatre heures de l'après-midi, quand je reviens du bureau de mes patrons, la tête pleine de lois, de sub-pœnas, d'exhibits ; ou bien encore, que je m'alarme à la vue de la potence à laquelle se balancera le premier innocent (dans le sens de

"non coupable"), que ma maladresse de jeune avocat aura envoyé pendre, il ne faut rien moins que la vision de ma cousine pour me rasséréner l'esprit.

La mignonnette m'appelle de mon petit nom, et me dit bonjour si gentiment, que, Dieu me pardonne ! je l'embrasse à tout coup. Car c'est bien vrai qu'elle est jolie ma cousine ; des cheveux b'onds, des yeux noirs avec des petites dents bien blanches, bien blanches, qu'elle vous montre pour un rien. C'est plus fort que moi, c'est si bon d'ailleurs que d'embrasser ces petites lèvres roses, que, pour un baiser de ma cousine, je mépriserais volontiers, tout le nectar des dieux.

Je la fais asseoir tout près de moi, je lui conte mille et mille choses. Elle me répond de son mieux, mais brièvement, car elle n'est pas bavarde, ma cousine... ça viendra peut être avec le temps ! n'importe : peu d'éloquence, beaucoup d'amour !

Le plus souvent je lui dis que je l'aime, et je me pose en point d'interrogation ; quand ma cousine est de bonne humeur, elle me répond un petit oui bien doux, que je me plais à lui faire répéter. Je finis toujours sa phrase par un gros signe d'amitié !

Ma tante sait bien notre petit manège, mais elle en rit pour le moment ; c'est de l'enfantillage me dit-elle, qui se passera avec le temps. Le temps ! grave problème. Tout change avec le temps : les opinions et les choses. Dans quinze ans, aimerai-je ma cousine ? Ma cousine m'aimera-t-elle ?... Ma bonne tante me permettra-t-elle encore ce qu'elle me passe aujourd'hui... Le temps !

Mais je me moque de toi, incorrigible capricieux ! Tant que j'aurai pour moi les baisers de ma fillette... tu peux passer, ô Temps !

Je finissais sans vous dire que, lorsque la neige aura disparu, et que la nature aura redonné la verdure aux prés, et les fleurs aux lilas, ma cousine saluera le troisième de ses printemps !

GÉRALD.

LA FEMME AU FOYER

Pour que les mœurs conservent ou alimentent leur pureté et leur énergie, il faut qu'il y ait quelque part un lieu consacré par les souffrances communes, une humble maison, un grenier, qui soit pour tous les membres de la famille comme une patrie plus étroite et plus chère, à laquelle on songe pendant le travail et la peine, et qui reste, dans les souvenirs de toute la vie, associé à la pensée des êtres aimés qu'on a perdus.

Comme il n'y a pas de religion sans temple, il a pas de famille sans l'intimité du foyer domestique. L'enfant qui a dormi dans le berceau banal de la crèche, et qui n'a pas été embrassé à la lumière du jour par les deux seuls êtres dans le monde qui l'aiment d'un amour exclusif, n'est pas armé pour les luttes de la vie. Il n'a pas connu comme nous ce fonds de religion tendre et puissant qui nous console à notre insu, qui nous écarte du mal sans que nous ayons la peine de faire un effort et nous porte vers le bien comme par une secrète analogie de nature. Au jour des cruelles épreuves, quand on croirait que le cœur est desséché à force de dédaigner ou à force de souffrir, tout à coup on se rappelle, comme dans une vision enchantée, ces mille riens qu'on ne pourrait raconter et qui nous font tressaillir ; ces pleurs, ces baisers, ce cher sourire, ce grave et doux enseignement murmuré d'une voix si touchante. La source de la morale n'est que là : nous pouvons écrire des livres et faire des théories sur le devoir et le sacrifice ; mais les véritables professeurs de morale, ce sont les femmes. Ce sont elles qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent quand il le faut l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation, qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur. Oui, jusque dans les ha-maux et dans les mansardes de nos villes, et dans ces caves où pénètre rarement un rayon de soleil, il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de

misères, de soucis et de tendresse que se créent les amours durables, que s'enfantent les simples et énergiques résolutions ; c'est là que se trempent les caractères ; c'est là aussi que les femmes peuvent être heureuses en dépit du travail et des privations, qui sont notre partage en ce monde.

J. O. D.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU DEGONEY

On avait dit que l'Empereur d'Allemagne gracierait, à l'occasion du Jour de l'An, les deux Français condamnés pour espionnage par la Haute-Cour de Justice siégeant à Leipzig ; il n'en a rien été.

Ces deux Français, qui avaient tout d'abord déclaré se nommer Dabois et Duguet, sont MM. Degoney, lieutenant de vaisseau, chevalier de la Légion-d'Honneur, et Delgney-Malavas, également officier de marine.

Leur attitude devant la Haute Cour de Justice a été des plus dignes ; ils ont avoué avoir pris les plans et dessins des côtes allemandes, mais ils ont énergiquement déclaré qu'ils n'avaient nullement été chargés de cette mission par le gouvernement français.



M. Degoney, dont nous donnons le portrait, avait pris sur lui toute la responsabilité des actes incriminés ; il a été condamné à six ans de forteresse ; son compagnon a été frappé de quatre ans de la même peine.

Tous deux sont emprisonnés dans la forteresse de Glatz, où ils sont soumis à un régime très-rigoureux.

PROPOS DU DOCTEUR

Migraine.—Beaucoup de gens sont sujets à des migraines accompagnées de symptômes gastriques. Le Dr Rabow conseille d'avalier la valeur d'une cuillerée à café de sel de cuisine, puis un demi-verre d'eau. Les troubles de l'estomac se trouvent enrayés, et, par suite, l'accès de migraine est prévenu.

Carie des dents.—On a donné des milliers de recettes pour arrêter la carie des dents. Il paraît qu'on obtient des résultats merveilleux en mâchant pendant quelques jours de l'écorce verte de jeunes branches de chêne. La carie étant une véritable plaie de la dent, l'écorce de chêne agirait en vertu de ses propriétés astringentes.

Essayez le laid chaud.—Un médecin anglais rapporte que dans les Indes Orientales on se sert du laid chaud avec grand avantage comme spécifique contre la diarrhée, une chopine toutes les quatre heures arrêtera la diarrhée, la colique, les commencements de choléra et la dysenterie. On ne doit, dans aucun cas, faire bouillir le lait, mais seulement le faire chauffer jusqu'à ce qu'il soit agréable à boire. Le lait bouilli ne peut pas servir comme remède.

CAUSERIE CARNAVALESQUE

Il est bien court cette année le carnaval, elle est déjà terminée, cette saison des fêtes, des plaisirs, des bals, où se déploient les magnificences du luxe moderne et les merveilles de nos salons. Il ne m'en restera que d'heureux souvenirs et je souhaite que toutes mes lectrices puissent en dire autant.

Une des plus jolies soirées de la saison a été sans contredit celle donnée dans une large et fashionable demeure de la rue Sherbrooke. Résidence qui paraît avoir été construite sans aucun désir d'apparat, sans tourelles, sans ornements d'aucun genre, une grande et spacieuse habitation, à l'anglaise où l'on vit pour soi, à la mode du temps et où l'on reçoit avec cette affabilité gracieuse et courtoise, innée chez les Canadiens.

A coup sûr, l'hôteesse incomparable possède le talent de grouper des réunions qui méritent de compter parmi les plus agréables de Montréal; encore les préside-t-elle avec un talent exquis, et l'on s'en dispute l'accès. Il fait si bon s'amuser, voir étinceler sur les tables les porcelaines splendides, les cristaux, l'orfèvrerie ciselée; savourer des chefs d'œuvre culinaires, déguster des liqueurs délicieuses... Sous les voutes peintes des salons regarder danser de beaux jeunes gens à l'œil ardent et de gentilles jeunes filles aux atours somptueux.

Le carnaval est bien sage dans notre pays et à part ces quelques soirées brillantes, ces gais *at home*, où les femmes font assaut de toilette et les hommes d'amabilité et d'esprit, qu'y a-t-il à noter? Dieu merci, nous n'avons pas ici ces fêtes grotesques des jours gras des Boulevards de Paris, du Corso de Rome ou de la Piazzetta de Venise! Nous devons presque nous en glorifier et surtout en remercier la Providence. Espérons qu'il en sera toujours ainsi.

Jadis, selon l'histoire, cette époque, a été assez néfaste et parfois dans un moment de rêverie sombre et mélancolique, je me reporte par la pensée à ce carnaval de 1393, où le roi Charles Six, déguisé en sauvage, faillit être brûlé vif par l'imprudence du duc d'Orléans, et devint fou; cette torche, que d'Orléans approcha imprudemment de l'étoffe qui habitait le roi en sauvage, cette torche, retomba sur la France et l'incendia: l'Anglais put envahir le sol sacré des vieilles Gaules: pour une misérable mascarade un siècle de calamités effroyables.

Ce carnaval de 1792 où le roi de Suède, Gustave III, fut assassiné, sous le masque, par un conspirateur masqué, au milieu d'un bal. Et ce bal fut la dernière fête de l'antique monarchie scandinave; et la couronne, placée par la révolution sur la tête de l'hérétique Wasa, renversée du front de Gustave par la révolution, échut de par la révolution au petit fils d'un aubergiste français, dont le premier souci fut de porter les armes contre sa patrie.

Ce carnaval de 1820, où Louvel accomploit son crime exécrable: —il était deux heures du matin; le duc de Berry sortait de l'Opéra: le régicide l'attendait, le frappe, et ce fut dans une loge de théâtre qu'expira l'avant dernier Bourbon qui soit mort sur la terre de France. Depuis cent ans, les souverains français meurent en exil, et leurs os blanchissent loin de ce pays où Marie Stuart avait tant souffert et tant aimé, et qu'elle pleurait.

Mais en voilà assez. D'ailleurs je voulais parler moins amèrement, décrire les allégresses de la famille, et voici que j'ai rempli une bonne partie de cette causerie de réminiscences désolées....

Malgré soi, on se laisse conduire par son imagination, et je puis sans crainte répéter avec le poète:

« Mai: d'où vient qu'en voulant chanter comme la lyre
« Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,
« Mon âme s'assombrit, et que mon cœur soupire
« Comme l'orgue des morts? »

Finville

Empressez vous d'acheter la Petite, par Edouard Cadal, magnifique roman qui vaut 25; et qui est vendu pour 50 chez G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine.

LES TROUBLES EN SICILE

(Voir gravure)

Le gouvernement italien a fort à faire avec les agitateurs siciliens. Les troubles qui empruntaient, dans le principe, leur origine à la seule misère, ont maintenant un but politique avoué. C'est la révolte ouverte contre la maison de Savoie. Après de sanglantes collisions entre les émentiers et les bersagliers et les renforts de cavalerie envoyés de Naples, les plus affreux excès ont été commis. Des guérites d'octroi ont été incendiées. Un municipe, qui est tombé entre les mains de la populace, a été décapité et sa tête promenée au bout d'une pique. Bref, l'état de siège a été déclaré.

D'après les dernières nouvelles, le général Morra institue trois tribunaux militaires siégeant à Palerme.

Il autorise les commandants militaires à convoquer un tribunal militaire extraordinaire, lorsqu'ils le jugeront indispensable dans l'intérêt du maintien de la discipline et pour rétablir immédiatement l'ordre troublé.

Il applique les dispositions en vigueur en temps de guerre aux personnes étrangères à la milice en cas de délit conformément au code pénal militaire en ce qui concerne les manifestations et les désordres.

Il défère aux tribunaux militaires les délits prévus par le code pénal commun se référant à l'excitation à la guerre civile, à la formation de rassemblements armés et aux manœuvres d'intimidation publique.

Un escadre de torpilleurs surveille attentivement le câble sous marin entre Naples et Palerme.

NOTES ET FAITS

Variétés judiciaires

Dans ses *Essais sur Paris*, Saint-Foix affirme qu'il y avait anciennement des gens préposés pour arracher les dents à quiconque était convaincu d'avoir mangé de la viande en carême.

* * * *

Variétés politiques

La république des Lyciens, dit Plutarque, avait ordonné que tous ceux qui proposeraient des nouveautés en fait de lois se présenteraient à l'assemblée du peuple la corde au cou, afin que, si leurs projets n'étaient pas trouvés bons et utiles, on les étranglât sur le champ pour les punir de leur témérité.

* * * *

Vieux proverbes

Ce qui à l'un nuit, à l'autre nuit (profite), Montaigne, avec son grand sens pratique, développe ainsi ce proverbe par des exemples: « Le marchand ne fait bien ses affaires qu'au détriment de qui achète, le laboureur à la cherté des blés, l'architecte à la ruine des maisons, les officiers de justice aux procès et querelles d'un chacun. Nul médecin ne prend plaisir à la santé de ses amis même, dit l'ancien poète grec, ni soldat à la paix de sa ville. Et qui pis est, que chacun se sonde (s'examine) en dedans, il trouvera que nos souhaits intérieurs pour la plupart naissent et se nourrissent aux dépens d'autrui.

* * * *

Apologues

Un marchand riche fit graver sur la porte d'un beau jardin qu'il venait d'acquérir l'inscription suivante: « Ce jardin sera pour celui qui pourra prouver qu'il est parfaitement heureux. »

S'y trouvant un jour, il vit entrer un inconnu qui lui dit qu'il venait prendre possession de son jardin.

—Comment cela?

—Parce que je suis à même de vous prouver que personne n'est plus content et plus heureux que moi.

—Vous êtes dans l'erreur, répliqua le marchand, car si vous étiez aussi absolument satisfait que

vous le dites, vous ne désireriez pas avoir mon jardin. »

L'inconnu dut avouer que ce raisonnement était juste et se retira.

* * * *

Les disparus de 1893

Chaque année, dit-on, voit la fin de quatre millions d'habitants de notre machine ronde.

Les morts vont vite, mon Dieu! Sur ces quatre millions, combien y en a-t-il qui durant leur vie aient fait des actions qui les rappelleront aux générations futures; on pourrait s'étonner quand on songe qu'il n'y en a pas un sur mille. Voici quelques-uns des hommes de notoriété que 1893 a vu disparaître.

Les hommes d'état James G. Blaine, Rutherford B. Hayes, Benjamin F. Butler, les secrétaires Fish et Rush; les sénateurs Kenna, Hay et Stanford; les juges Lamar et Bashford, de la cour suprême des États Unis; l'ex-gouverneur Stone, d'Iowa; Elliot F. Shepard, éditeur de la *Mail and Express* de New York; les généraux Beauregard, Smith, Ingalls et Doubleday; les ex-présidents McMahon, de France, et Gonzales, du Mexique; sir William McKinnon; l'ex-premier ministre sir John Abbott, du Canada; les ambassadeurs Morier et Vivian; l'amiral Tryon, d'Angleterre; le duc Ernest de Saxe-Cobourg Gotha; Jules Ferry; le prince Alexandre; le capitaine Kerckhoven, de l'Etat libre du Congo, et le comte de Derby.

La littérature a perdu Taine, Parkman, Mme Lamp, Delpit, de Maupassant, McMill, Minto, Lucy Larcom, Symonds, Smith, Collier et Lamon.

La philanthropie Armstrong, Mme Lucy Stone Drozel et Ashmuty.

La science a pleuré Tyndall, Charcot, Clark, Green, Clauen, Anderson, Judd, Decandolle Os-well, Ræ, Francis et Harvey.

Les beaux arts ont vu disparaître Edwin Boeth; Mmes Kemble et Allen J. E. Murdock, Annie Pixley, M. Dexter, Gounod, Tchaikovsky, Pettie et Birch.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Un ouvrier imprimeur vient d'assommer un de ses camarades, dans un accès de colère. Il aurait mieux fait de ne pas sortir de son caractère.

* *

Entre gommeux:

—Comment, Raoul, tu vas épouser Mme Durand?

—Oui, mon cher.

—Tu sais qu'elle a cinquante cinq ans bien sonnés?

—Oui, mais je sais aussi qu'elle a \$100,000 de rente bien sonnants!

* *

Un joli mot de femme, entendu récemment dans un salons:

« Des illusions? Certes, j'en ai sur moi même! Il faut bien en avoir sur soi: les autres en ont si peu sur les autres! »

* *

Convoi de belle-mère.

Le gendre, au bras d'un ami, marche d'un pas allègre derrière le corbillard, en sifflant entre ses dents.

—Un peu de retenue, sacrebleu! lui dit l'ami; tu ne t'observes pas assez.

—Comment cela?

—Tu siffles.

—C'est vrai, mais je siffle... un air funèbre!

* *

Dans un salon:

—Tiens, vois-tu là bas, près de la glace, cette dame en gris perle? C'est la veuve que notre ami X... doit épouser.

—Sapristi, qu'elle est mûre!

—Parle donc moins haut... les murs ont des oreilles!

EN FAMILLE

Par Hector Malot

Mais elle n'avait pas à chercher. Combien souvent n'avait-elle pas pensé à l'aumuche avec une convoitise ravie ! comme on serait bien là pour dormir si c'était possible ! rien à craindre de personne puisqu'elle n'était fréquentée que pendant la saison de la chasse, ainsi que le numéro du *Journal d'Amiens* le prouvait : un toit sur la tête, des murs chauds, une porte, et pour lit une bonne couche de fougères sèches ; sans compter le plaisir d'habiter dans une maison à soi : la réalité dans le rêve.

Et voilà que ce qui semblait irréalisable devenait tout à coup possible et facile.

Elle n'eut pas une seconde d'hésitation, et après avoir été chez le boulanger acheter la demi livre de pain de son souper, au lieu de retourner chez mère Françoise, elle reprit le chemin qu'elle avait parcouru le matin pour venir aux ateliers.

Mais en ce moment des ouvriers qui demeuraient aux environs de Maraucourt suivaient ce chemin pour rentrer chez eux, et comme elle ne voulait point qu'ils la vissent se glisser dans le sentier de l'oseraie, elle alla s'asseoir dans le taillis qui dominait la prairie ; quand elle serait seule, elle gagnerait l'aumuche, et là, bien tranquille, la porte ouverte sur l'étang, en face du soleil couchant, assurée que personne ne viendrait la déranger, elle souperait sans se presser, ce qui serait autrement agréable que d'avaler les morceaux en marchant, comme elle avait fait pour son déjeuner.

Elle était si ravie de cet arrangement qu'elle avait hâte de le mettre à exécution ; mais elle dut attendre assez longtemps, car après un passant il en arrivait un autre, et après celui-là d'autres encore ; alors l'idée lui vint de préparer son emménagement dans l'aumuche, qui sans doute était propre et confortable, mais pouvait le devenir plus encore avec quelques soins.

Le taillis où elle était assise se trouvait en grande partie formé de maigres bouleaux sous lesquels avaient poussé des fougères ; qu'elle se fit un balai avec des brindilles de bouleau et elle pourrait balayer son appartement ; qu'elle coupât une botte de fougères sèches et elle pourrait se faire un bon lit doux et chaud.

Oubliant la fatigue qui, pendant les dernières heures de son travail, avait si lourdement pesé sur elle, elle se mit tout de suite à l'ouvrage ; promptement le balai fut réuni, lié avec un brin d'osier, emmanché d'un bâton ; non moins vite la botte de fougère fut coupée et serrée dans une hart de saule de façon à pouvoir être facilement transportée dans l'aumuche.

Pendant ce temps, les derniers retardataires avaient passé dans le chemin, maintenant désert aussi loin qu'elle pouvait voir, et silencieux ; le moment était donc venu de se rapprocher du sentier de l'oseraie. Ayant chargé la botte de fougère sur son dos et pris son balai à la main, elle descendit du taillis en courant, et en courant aussi traversa le chemin. Mais dans le sentier, il fallut qu'elle ralentit cette allure, car la botte de fougère s'accrochait aux branches et elle ne pouvait la faire passer qu'en se baissant à quatre pattes.

Arrivée dans l'îlot, elle commença à sortir ce qui se trouvait dans l'aumuche, c'est-à-dire le billot et la fougère, puis elle se mit à tout balayer, le plafond, les parois, le sol ; et alors, sur l'étang comme dans les roseaux, s'élevèrent des vols bruyants, des piailllements, des cris de toutes les bêtes que ce remue-ménage troublait dans leur tranquille possession de ces eaux et de ces rives où depuis longtemps ils étaient maîtres.

L'espace était si étroit qu'elle eut vite achevé son nettoyage, si consciencieusement qu'elle le fit, et elle n'eut plus qu'à rentrer le billot ainsi que la vieille fougère en la recouvrant de la sienne qui gardait encore la chaleur du soleil, ainsi que le parfum des herbes fleuries au milieu desquelles elle avait poussé.

Maintenant il était temps de souper et son estomac criait famine presque aussi fort que sur la route d'Écouen à Chantilly. Heureusement ces mauvais jours étaient passés, et établie dans cette jolie petite île, son coucher assuré, n'ayant rien à craindre de personne ni de la pluie, ni de l'orage, ni de quoi que ce fût, un bon morceau de pain dans sa poche, par cette belle et douce soirée, elle ne devait se rappeler ses misères que pour les comparer à l'heure présente et se fortifier dans l'espérance du lendemain.

Comme en mangeant lentement son pain, qu'elle coupait par petits morceaux de peur de l'émettre, elle ne faisait plus de bruit, la population de l'étang, rassurée, revenait à son lit pour la nuit, et à chaque instant, c'étaient des vols qui rayaient l'or du couchant, ou des apparitions d'oiseaux aquatiques qui sortaient avec précaution des roseaux et nageaient doucement, le cou allongé, la tête aux écoutes pour reconnaître la position. Et comme leur réveil l'avait amusée le matin, leur coucher maintenant la charmait.

Quand elle eut achevé son pain, qui tourna court, bien qu'elle fit, à mesure qu'il diminuait, les morceaux de plus en plus petits, les eaux de l'étang, quelques instants auparavant brillantes comme un miroir, étaient devenues sombres, et le ciel avait éteint son éblouissant incendie ; dans quelques minutes, la nuit descendrait sur la terre, l'heure du coucher avait sonné.

Mais avant de fermer sa porte et de s'étendre sur son lit de fougère,

elle voulut prendre une dernière précaution qui était d'enlever le pont jeté sur le fossé. Assurément elle se croyait en pleine sécurité dans l'aumuche ; personne ne viendrait la déranger, de cela elle était sûre ; et en tous cas, on ne pourrait pas en approcher sans que les habitants de l'étang, qui avaient l'oreille fine, lui donnassent l'éveil par leurs cris ; mais enfin, tout cela n'empêchait pas que l'enlèvement du pont, s'il était possible, ne fût une bonne chose.

Et puis il n'y avait pas que la question de sécurité dans cet enlèvement, il y avait aussi celle du plaisir : est-ce que ce ne serait pas amusant de se dire qu'elle était sans aucune communication avec la terre, dans une vraie île dont elle prenait possession ; quel malheur de ne pas pouvoir hisser un drapeau sur le toit comme cela se voit dans les récits de voyages, et de tirer un coup de canon.

Vivement elle se mit à l'ouvrage, et ayant avec son manche à balai dégagé la terre qui à chaque bout entourait le tronc de saule servant de pont, elle put le tirer sur son bord.

Maintenant elle était bien chez elle, maîtresse dans son royaume, reine de son île qu'elle s'empressa de baptiser, comme font les grands voyageurs ; et pour le nom elle n'eut pas une seconde d'embarras ou d'hésitation : que pouvait-elle trouver de mieux que celui qui répondait à sa situation présente :

— *Good hope.*

Il y avait bien déjà le cap de Bonne-Espérance ; mais on ne peut pas confondre un cap avec une île.

XIX

C'est très amusant d'être reine, surtout quand on n'a ni sujets ni voisins, mais encore faut-il n'avoir rien autre chose à faire que de se promener de fêtes en fêtes à travers ses États.

Et justement elle n'en était pas encore à l'heureuse période des fêtes et des promenades. Aussi quand le lendemain, au jour levant, la population volatile de l'étang la réveilla par son aubade, et qu'un rayon de soleil, passant par une des ouvertures de l'aumuche, se joua sur son visage, pensa-t-elle tout de suite que ce n'était plus à poings fermés qu'elle pouvait dormir, mais assez légèrement au contraire pour se réveiller lorsque le premier coup de sifflet ferait entendre son appel.

Mais le sommeil le plus solide n'est pas toujours le meilleur, c'est bien plutôt celui qui s'interrompt, reprend, s'interrompt encore et donne ainsi la conscience de la rêverie qui se suit et s'enchaîne ; et la rêverie l'avait rien que d'agréable et de riant : en dormant, sa fatigue de la veille avait si bien disparu qu'elle ne s'en souvenait même plus ; son lit était doux, chaud et parfumé ; l'air qu'elle respirait embaumait le foin fané ; les oiseaux la berçaient de leurs chansons joyeuses, et les gouttes de rosée condensées sur les feuilles de saules qui tombaient dans l'eau faisaient une musique cristalline.

Quand le sifflet déchira le silence de la campagne, elle fut vite sur ses pieds, et après une toilette soignée au bord de l'étang, et se prépara à partir. Mais sortir de son île en remettant le pont en place lui parut un moyen qui, en plus de sa vulgarité, présentait ce danger d'offrir le passage à ceux qui pourraient vouloir entrer dans l'aumuche, si tant était que quelqu'un eût avant l'hiver cette idée invraisemblable. Elle restait devant le fossé, se demandant si elle pourrait le franchir d'un bond quand elle aperçut une longue branche qui étayait l'aumuche du côté où les saules manquaient, et la prenant, elle s'en servit pour sauter le fossé à la perche, ce qui pour elle, habituée à cet exercice qu'elle avait pratiqué bien souvent, fut un jeu. Peut-être était-ce là une façon peu noble de sortir de son royaume, mais comme personne ne l'avait vue, au fond cela importait peu. D'ailleurs, les jeunes reines doivent pouvoir se permettre des choses qui sont interdites aux vieilles.

Après avoir caché sa perche dans l'herbe de l'oseraie pour la retrouver quand elle voudrait rentrer le soir, elle partit et arriva à l'usine une des premières. Alors, en attendant, elle vit des groupes se former et discuter avec une animation qu'elle n'avait pas remarquée la veille. Que se passait-il donc ? Quelques mots qu'elle entendit au hasard le lui apprirent :

— Pove fille !

— On y a copé le dé.

— L'pétiot dé ?

— L'pétiot.

— Et l'ote ?

— On y a pas copé.

— All a criai ?

— C'était des beuglements à faire pleurer ceux qui l'entendaient.

Perrine n'avait pas besoin de demander à qui on avait coupé le doigt ; et après le premier saisissement de la surprise, son cœur se calma ; sans doute elle ne la connaissait que depuis deux jours, mais celle qui l'avait accueillie à

son arrivée, qui l'avait guidée, l'avait traitée en camarade, c'était cette pauvre fille qui venait de si cruellement souffrir et qui allait rester estropiée.

Elle réfléchissait désolée, quand, en levant les yeux machinalement, elle vit venir Bendit ; alors, se levant, elle alla à lui, sans bien savoir ce qu'elle faisait et sans se rendre compte de la liberté qu'elle prenait, dans son humble position d'adresser la parole à un personnage de cette importance, qui de plus était Anglais.

— Monsieur, dit-elle en anglais, voulez-vous me permettre de vous demander, si vous le savez, comment va Rosalie ?

Chose extraordinaire, il daigna abaisser les yeux sur elle et lui répondre.

— J'ai vu sa grand-mère, ce matin, qui m'a dit qu'elle avait bien dormi.

— Ah ! monsieur, je vous remercie.

Mais Bendit, qui de sa vie n'avait jamais remercié personne, ne sentit pas tout ce qu'il y avait d'émotion et de cordiale reconnaissance dans l'accent de ces quelques mots.

— Je suis bien aise, dit-il, en continuant son chemin.

Pendant toute la matinée elle ne pensa qu'à Rosalie, et elle put d'autant plus librement suivre sa vision que déjà elle était faite à son travail qui n'exigeait plus l'attention.

A la sortie, elle courut à la maison de mère Françoise, mais comme elle eut la mauvaise chance de tomber sur la tante elle n'alla pas plus loin que le seuil de la porte.

— Voir Rosalie, pourquoi faire ? Le médecin a dit qu'il ne fallait pas l'éluger. Quand elle se lèvera, elle vous racontera comment elle s'est fait estropier, l'imbécile !

La façon dont elle avait été accueillie le matin l'empêcha de revenir le soir ; puisque certainement elle ne serait pas mieux reçue, elle n'avait qu'à rentrer dans son île qu'elle avait hâte de revoir. Elle la retrouva telle qu'elle l'avait quittée, et ce jour là n'ayant pas de ménage à faire, elle put souper tout de suite.

Elle s'était promis de prolonger ce souper ; mais si petits qu'elle coupât ses morceaux de pain, elle ne put pas les multiplier indéfiniment, et quand il ne lui en resta plus, le soleil était encore haut à l'horizon ; alors, s'asseyant au fond de l'aumuche sur le billot, la porte ouverte, ayant devant elle l'étang et au loin les prairies coupées de rideaux d'arbres, elle rêva au plan de vie qu'elle devait se tracer.

Pour son existence matérielle trois points principaux d'une importance capitale se présentaient : le logement, la nourriture, l'habillement.

Le logement, grâce à la découverte qu'elle avait eu l'heureuse chance de faire de cette île, se trouvait assuré au moins jusqu'en octobre, sans qu'elle eût rien à dépenser.

Mais les questions de nourriture et d'habillement ne se résolvèrent pas avec cette facilité.

Était-il possible que pendant des mois et des mois, une livre de pain par jour fût un aliment suffisant pour entretenir les forces qu'elle dépensait dans son travail ? Elle n'en savait rien, puisque jusqu'à ce moment elle n'avait pas travaillé sérieusement ; la peine, la fatigue, les privations, oui, elle les connaissait, seulement, c'était par accident, pour quelques jours malheureux suivis d'autres qui effaçaient tout ; tandis que le travail répété, continu, elle n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait être, pas plus que des dépenses qu'il exigeait à la longue.

Sans doute, elle trouvait que depuis deux jours ses repas tournaient court ; mais ce n'était là, en somme, qu'un ennui pour qui avait connu comme elle le supplice de la faim ; qu'elle restât sur son appétit n'était rien, si elle conservait la santé et la force. D'ailleurs, elle pourrait bientôt augmenter sa ration, et aussi mettre sur son pain un peu de beurre, un morceau de fromage ; elle n'avait donc qu'à attendre, et quelques jours de plus ou de moins, des semaines même n'étaient rien.

Au contraire, l'habillement, au moins pour plusieurs de ses parties, était dans un état de délabrement qui l'obligeait à agir au plus vite, car les raccommodages faits pendant ses quelques journées de séjour auprès de La Rouquerie ne tenaient plus.

Ses souliers particulièrement s'étaient si bien amincis que la semelle fêchissait sous le doigt quant elle la tâta ; il n'était pas difficile de calculer le moment où elle se détacherait de l'empeigne, et cela se produirait d'autant plus vite que, pour conduire son wagonet, elle devait passer par des chemins empierrés depuis peu, où l'usure était rapide. Quand cela arriverait comment ferait-elle ? Évidemment elle devrait acheter de nouvelles chaussures ; mais devoir et pouvoir sont deux ; où trouverait-elle l'argent de cette dépense ?

La première chose à faire, celle qui pressait le plus, était de se fabriquer des chaussures, et cela présentait pour elle des difficultés qui tout d'abord, quand elle en envisagea l'exécution, la découragèrent.

Jamais elle n'avait eu l'idée de se demander ce qu'était un soulier ; mais quand elle en eut retiré un de son pied pour l'examiner, et qu'elle vit comment l'empeigne était cousue à la semelle, le quartier réuni à l'empeigne et le talon ajouté au tout, elle comprit que c'était un travail au dessus de ses forces et de sa volonté, qui ne pouvait lui inspirer que du respect pour l'art du cordonnier. Fait d'une seule pièce et dans un morceau de bois, un sabot était par cela même plus facile ; mais comment le creuser quand pour tout outil elle n'avait que son couteau ?

Elle réfléchissait tristement à ces impossibilités, quand ses yeux errant vaguement sur l'étang et ses rives rencontrèrent une touffe de roseaux qui les arrêta : les tiges de ces roseaux étaient vigoureuses, hautes, épaisses et parmi celles poussées au printemps, il y en avait de l'année précédente, tombées dans l'eau, qui ne paraissaient pas encore pourries. Voyant cela, une idée s'éveilla dans son esprit : on ne se chausse pas qu'avec des souliers de cuir et des sabots de bois ; il y a aussi des espadrilles dont la semelle se fait en roseaux tressés et le dessus en toile. Pourquoi n'essayerait-elle pas de

se tresser des semelles avec ces roseaux qui semblaient poussés là exprès pour qu'elle les employât, si elle en avait l'intelligence ?

Aussitôt elle sortit de son île et, suivant la rive, elle arriva à la touffe de roseaux où elle vit qu'elle n'avait qu'à prendre à brassée parmi les meilleures tiges, c'est-à-dire celles qui déjà desséchées, étaient cependant flexibles encore et résistantes.

Elle en coupa rapidement une grosse botte qu'elle rapporta dans l'aumuche où aussitôt elle se mit à l'ouvrage.

Mais après avoir fait un bout de tresse d'un mètre de long à peu près, elle comprit que cette semelle, trop légère parce qu'elle était trop creuse, n'aurait aucune solidité, et qu'avant de tresser les roseaux, il fallait qu'ils subissent une préparation qui, en écrasant leurs fibres, les transformerait en grosse filasse.

Cela ne pouvait l'arrêter ni l'embarrasser : elle avait un billot pour battre dessus les roseaux ; il ne lui manquait qu'un maillet ou un marteau ; une pierre arrondie qu'elle alla choisir sur la route lui en tint lieu ; et tout de suite elle commença à battre les roseaux, mais sans les mêler. L'ombre de la nuit la surprit dans son travail ; et elle se coucha en rêvant aux belles espadrilles à rubans bleus qu'elle chausserait bientôt, car elle ne doutait pas de réussir, sinon la première fois, au moins la seconde, la troisième, la dixième.

Mais elle n'alla pas jusque là ; le lendemain soir, elle avait assez de tresses pour commencer ses semelles, et, le surlendemain, ayant acheté une alène courbe, qui lui coûta un sou, une pelote de fil, un sou aussi, un bout de ruban de coton bleu du même prix, vingt centimètres de gros couteil moyennant quatre sous, en tout sept sous, qui étaient tout ce qu'elle pouvait dépenser, si elle ne voulait pas se passer de pain le samedi, elle essaya de façonner une semelle à l'imitation de celle de son soulier : la première se trouva à peu près ronde, ce qui n'est pas précisément la forme du pied ; la deuxième, plus étudiée, ne ressembla à rien ; la troisième ne fut guère mieux réussie ; mais enfin la quatrième, bien serrée au milieu, élargie aux doigts, rapetissée au talon, pouvait être acceptée pour une semelle.

Quelle joie ! Une fois de plus la preuve était faite qu'avec de la volonté, de la persévérance, on réussit ce qu'on veut fermement, même ce qui d'abord paraît impossible, et qu'on n'a pour tout aide qu'un peu d'ingéniosité, même sans argent, sans outils, sans rien.

L'outil qui lui manquait pour achever ses espadrilles, c'était des ciseaux. Mais leur achat entraînerait une telle dépense qu'elle devait s'en passer. Heureusement elle avait son couteau ; et au moyen d'une pierre à siffler qu'elle alla chercher dans la rivière, elle put le rendre assez coupant pour tailler le couteil appliqué à plat sur le billot.

La couture de ces pièces d'étoffe n'alla pas non plus sans tâtonnements, et recommencements ; mais enfin elle en vint à bout, et le samedi matin elle eut la satisfaction de partir chaussée de belles espadrilles grises qu'un ruban bleu croisé sur ses bas retenait bien à la jambe.

Pendant ce travail, qui lui avait pris quatre soirées et trois matinées commencées dès le jour levant, elle s'était demandé ce qu'elle ferait de ses souliers, alors qu'elle quitterait sa cabane. Sans doute elle n'avait pas à craindre qu'ils fussent volés par des gens qui les trouveraient dans l'aumuche, puisque personne n'y entrait. Mais ne pourraient-ils pas être rongés par des rats ? Si cela se produisait, quel désastre ! Pour aller au devant de ce danger il fallait donc qu'elle les serrât dans un endroit où les rats, qui pénétraient partout, ne pourraient pas les atteindre ; et ce qu'elle trouva de mieux, puisqu'elle n'avait ni armoire, ni boîte, ni rien qui fermât, ce fut de les suspendre à son plafond par un brin d'osier.

Si elle était fière de ses chaussures, elle avait d'autre part cependant des inquiétudes sur la façon dont elles allaient se comporter en travaillant : la semelle ne s'élargirait-elle pas, le couteil ne se détendrait-il pas au point de ne conserver aucune forme ?

Aussi, tout en chargeant son wagonet ou en le poussant, regardait-elle souvent à ses pieds. Tout d'abord elles avaient résisté ; mais cela continuerait-il ?

Ce mouvement, sans doute, provoqua l'attention d'une de ses camarades qui, ayant regardé les espadrilles, les trouva à son goût et en fit compliment à Perrine.

— Où qu'c'est que vô avez acheté ces chaussons ! demanda-t-elle.

— Ce ne sont pas des chaussons, ce sont des espadrilles.

— C'est joli tout de même ; ça coute-t-y cher ?

Je les ai faites moi-même avec des roseaux tressés et quatre sous de couteil.

— C'est joli.

Ce succès la décida à entreprendre un autre travail, beaucoup plus délicat, auquel elle avait bien souvent pensé, mais en l'écartant toujours, autant parce qu'il entraînait une trop grosse dépense, que parce qu'il se présentait entouré de difficultés de toutes sortes. Ce travail c'était de se tailler et de se coudre une chemise pour remplacer la seule qu'elle possédait maintenant et qu'elle portait sur le dos, sans pouvoir l'ôter pour la laver. Combien coûteraient deux mètres de calicot, qui lui étaient nécessaires ? Comment les couperait-elle lorsqu'elle les aurait ? Elle ne le savait pas davantage.

Et il y avait là une série d'interrogations qui lui donnaient à réfléchir ; sans compter qu'elle se demandait s'il ne serait pas plus sage de commencer par se faire un caraco et une jupe en indienne pour remplacer sa veste et son jupon qui se fatiguaient d'autant plus qu'elle était obligée de coucher avec. Le moment où ils l'abandonneraient tout à fait n'était pas difficile à calculer. Alors comment sortirait-elle ? Et pour sa vie, pour son pain quotidien, aussi bien que pour le succès de ses projets, il fallait qu'elle continuât à être admise à l'usine.

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL

Première partie

Pendant le cours de sa longue existence dans le Buisson australien, le Canadien n'avait jamais vu spectacle plus étrange et plus saisissant. Il resta jusqu'au moment où le cadavre de son vieil ami, complètement carbonisé, se confondit dans la flamme avec le bois de bûcher, et, lui envoyant de la main un dernier adieu, il reprit à la hâte le chemin de France-Station, inquiet sur le sort de ses compagnons qu'il avait laissés la veille s'attendant à chaque instant à être attaqués. Ils ne pouvaient en effet faire aucun fond sur la trêve de huit jours que l'homme masqué leur avait accordée.

Il marchait sur l'épais tapis de mousse de la forêt, de ce pas léger et cadencé qui ne laisse pas de traces et ne produit aucun bruit, prêtant une oreille attentive pour voir si quelque signe précurseur ne viendrait pas lui signaler la présence de l'ennemi.

Arrivé à environ deux milles de l'habitation, il jugea prudent de changer d'allure, et, se laissant glisser sur le sol, il se mit à ramper à la manière indigène, retenant son souffle, écartant doucement de la main les branches des arbustes qu'il rencontrait sur son passage, et s'arrêtant de moment en moment pour écouter. Il s'avancait ainsi depuis près d'une demi-heure, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, retenant à grand-peine un cri de surprise, qui eût infailliblement décelé sa présence. Il venait d'apercevoir à moins de cinq mètres de lui, deux formes humaines, dont une partie seulement se détachait en plus sombre, dans l'obscurité de la nuit, l'autre paraissant se confondre avec le tronc d'un eucalyptus géant, contre lequel elles semblaient s'appuyer chacune de leur côté.

Tapi sous les basses branches d'un cedrella, le Canadien ne perdait pas de vue la demi-silhouette des deux personnages, c'est à dire l'ombre projetée de chaque côté de l'eucalyptus, qui lui semblait revêtir la forme humaine, et l'immobilité absolue de l'apparition ne tarda pas à le faire douter de sa réalité.

Un quart d'heure environ s'écoula dans cette observation sans amener aucun changement à cette singulière situation.

Le Canadien ne pouvait cependant rester là jusqu'au jour ; il résolut, pour se renseigner sur le fait qui l'intriguait au plus haut point, d'employer une de ces ruses habituelles de la forêt, qui réussissent d'autant mieux qu'elles sont plus imprudentes, en éveillant chez ceux qu'elles sont destinées à tromper, la pensée qu'on n'oserait les employer aussi près d'eux.

L'opossum fait souvent entendre pendant son sommeil une sorte de glapissement étouffé qui décèle sa présence aux chasseurs de nuit, et qu'il paye de sa vie lorsque quelque rôdeur se trouve à proximité de son nid. Dick était passé maître dans l'imitation des chants et des cris des divers habitants du Buisson ; il cueillit une petite feuille de cedrella, et, la plaçant entre ses lèvres, il poussa deux ou trois gémissements légers, d'une telle fidélité d'expression qu'un animal de la même espèce s'y fût trompé lui-même.

Le cri de l'opossum avait à peine retenti sous le feuillage que le Canadien entendit les paroles suivantes, adressées par un veilleur de nuit à son compagnon :

Voilà un bon dîner pour demain qui chante à quelques pas de nous ; que l'Oiseau-Moqueur tienne ses yeux bien ouverts pour ne pas nous laisser surprendre pendant que je vais m'en emparer.

L'interpellé répondit par quelques paroles d'assentiment, et son camarade, se détachant de l'arbre, se mit en devoir de se diriger lentement et sans bruit vers le Buisson, où il supposait qu'il pourrait surprendre l'opossum endormi ; mais Dick avait immédiatement profité de cette manœuvre, qui empêchait les Ngotaks (car ces hommes appartenaient à cette peuplade) de percevoir le léger froissement de feuilles sèches que pouvait produire sa retraite, pour s'éloigner peu à peu, en continuant à jeter de temps à autre le petit glapissement qui attirait le Ngotak sur ses traces. Quand il jugea avoir mis une distance suffisante entre lui et la sentinelle restée à son poste, il poussa un dernier cri pour encourager les recherches de son adversaire ; puis, se dressant rapidement derrière le tronc d'un pendanus, son large couteau de chasse à la main, il se tut.

—Je ne le croyais pas aussi loin que cela, murmura le guerrier, qui s'était avancé rapidement, guidé par le dernier glapissement.

Il était en ce moment à la hauteur de l'arbre qui abritait le Canadien ; il n'eut pas le temps d'apercevoir son ennemi, qu'une main vigoureuse s'abat-tait sur sa chevelure, tandis que l'autre, avec la rapidité de l'éclair, du même mouvement, lui tranchait la tête d'un seul coup, sans qu'il ait pu pousser un seul cri.

Le bruit de son corps s'affaissant dans les broussailles éveilla cependant l'attention de son compagnon ; mais ce dernier crut simplement que le chasseur s'était précipité sur sa proie pour la surprendre au gîte avant qu'elle ait le temps de fuir, car Dick l'entendit qui s'enquérât à voix basse du résultat de l'aventure.

—Noah ! silence ! répondit ce dernier sur le même ton ; l'Oiseau-Moqueur va attirer les poppas (blancs) sur nous . . . Sois tranquille, je ne l'ai pas manqué.

Le vieux trappeur parlait le dialecte ngotak à la perfection ; il courait, du reste, d'autant moins de risque à répondre que dans les notes basses on ne saurait reconnaître la voix. Il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de son second adversaire de la même façon, quand une pensée subite sembla le faire changer d'avis, car il remit son couteau de chasse au repos et se mit à dérouler, tout en marchant, la cordelette en cuir tressé, sorte de lazzo qu'il portait constamment à la ceinture et qui lui servait aux mille usages de la vie des bois ; arrivé près de la sentinelle ngotake, qui ne se doutait de rien, et, se fiant sur sa force herculéenne, il s'élança sur elle et la renversa sur le sol en lui disant :

—Un seul cri, un seul geste, et tu es mort . . .

L'indigène fut tellement surpris par cette attaque imprévue qu'il se mit à trembler de tous ses membres et ne songea pas à faire la moindre résistance.

—Si tu tiens à la vie, lui dit le Canadien répons-moi et ne cherche pas à me tromper . . . C'est toi qu'on appelle Woan-Vah l'Oiseau-Moqueur.

—Oui, Tidana.

—Que faisais-tu ici avec ton compagnon ?

Le grand chef de la tribu nous avait placés là pour surveiller la route qui conduit des grands villages nargarnooks à l'habitation des blancs . . .

—Afin de surprendre Tidana à son retour et de l'assommer, sans qu'il s'en doute, avec vos boomerangs. Est-ce bien cela ?

—Oui, Tidana.

—Et, pendant ce temps-là, les guerriers de la tribu doivent profiter des dernières heures de la nuit, où le sommeil est le plus profond, pour attaquer l'habitation.

—Ce n'est point leur projet, Tidana.

—Prends garde à toi si tu mens !

—Woan-Vah parle la vérité ; on doit attaquer le placer des Cygnes.

—Pourquoi cela ?

—Notre koboug passe la nuit dans la grande casse du placer, et nous voulons reprendre notre koboug que les blancs nous ont enlevé.

—L'Oiseau-Moqueur peut-il, me dire s'il y a d'autres guerriers sur le chemin de l'habitation.

—Il n'y en a pas.

—Me suivras-tu fidèlement sans appeler à ton secours et sans chercher à fuir si je te fais grâce de la vie ?

—Tu peux faire de moi ce que tu voudras, Tidana, je suis ton prisonnier.

—Quel âge as-tu ?

—Vingt-deux saisons de fleurs.

Une idée subite avait germé dans le cerveau du Canadien : jusqu'à ce jour, il avait toujours négligé de s'attacher un serviteur indigène ; mais Willigo et Koanook morts, il allait se trouver bien seul. La société des Européens ne pouvait remplacer auprès de lui l'élément indigène ; ses goûts, ses habitudes, son genre de vie le portaient vers les Australiens. Il avait fait siens bon nombre de leurs préjugés, de leurs idées ; c'était un besoin pour lui de parler la langue du pays, d'avoir aussi sans cesse autour de lui quelqu'un qui fût à sa dévotion et sur qui il pût compter à toute heure. Il songea donc à s'attacher l'Oiseau-Moqueur.

C'est une coutume de toutes les tribus australiennes, que le prisonnier de guerre devient la chose de celui qui l'a capturé. Ce dernier a le droit de le tuer quand bon lui semble, et de le torturer à son gré, et de le conserver pour l'immoler aux funérailles d'un ancêtre ou de le faire travailler et chasser pour lui. S'il renonce solennellement et pour toujours à la faculté qu'il a de le mettre à mort, le prisonnier devient, non son esclave, l'esclavage proprement dit est inconnu en Australie, mais une sorte de serviteur faisant partie de la famille. Il ne compte plus parmi les siens, et dans sa tribu il perd jusqu'à son nom pour prendre celui que son maître lui donne.

Tant qu'il n'a pas reçu *grâce de la vie*, il est considéré comme étant en état de légitime défense, a le droit de s'évader et retrouve sa place dans son kraal et son rang dans la nation. Il peut également refuser la grâce qu'on lui offre ; mais dès qu'il l'a acceptée de son plein gré, il ne peut plus rien tenter pour recouvrer sa liberté.

Ces *graciés*, appelés dans le pays Toda-Noo, c'est-à-dire *engagés jusqu'à la mort*, sont regardés plutôt comme des compagnons que comme des serviteurs, et se montrent en général d'une fidélité et d'un dévouement à toute épreuve.

Cette situation est à peu près celle de certains affranchis de l'ancienne Rome, qui, tout en recevant leur liberté, don qui entraînait interdiction pour le maître de les tuer et de les vendre, devaient néanmoins rester pendant toute leur vie au service de la famille.

Obéissant à l'inspiration qu'il venait d'avoir, le Canadien continua l'interrogatoire de l'Oiseau-Moqueur.

—Woan-Vah est-il marié ?

—Non, Tidana.

—A-t-il subi les épreuves des chefs ?

—L'Oiseau-Moqueur n'est qu'un simple guerrier.

— Personne alors ne pleurera ta mort dans la tribu ?
 Le pauvre diable se mit à trembler de tous ses membres.
 — Réponds, insista Dick.
 — Woan-Vah a encore une vieille mère dans son kraal.
 — C'est bien. Si je te fais grâce de la vie, accepteras-tu ?
 Le jeune guerrier eut un frisson de joie.
 — J'accepterai, Tidana, répondit-il avec empressement.
 — Me serviras-tu fidèlement jusqu'à la mort ?
 — Je te le jure, Tidana.
 — Prononce le serment terrible.
 — Que mon esprit, privé de son corps sur le bûcher funéraire, erre éternellement parmi les karakais sans pouvoir jamais être admis aux territoires de chasse des ancêtres si je manque à ma promesse.
 — C'est bien, Woan-Vah, relève-toi, tu conserveras ton nom.
 D'un bond, le jeune homme fut sur pied.
 — Y a-t-il d'autres sentinelles entre l'habitation et nous ? poursuivit Dick.
 — Aucune, Tidana.
 Suivi de l'Oiseau-Moqueur, le Canadien prit sa course, sans s'inquiéter cette fois de dissimuler son passage, et quelques instants après tous deux arrivaient aux avant-postes de France-Station.

CHAPITRE III

Un conseil de guerre. — Le Swan. — Fuite sous bois. — Gilping disparu

— Qui va là ? fit la grosse voix du squatter Kirby.
 — France et Canada, répondit le vieux trappeur en donnant le mot de passe.
 — Ah ! c'est vous, Dick, répondit le fermier, vous êtes attendu avec impatience, car la nuit ne s'écoulera pas sans quelques tours de ces gueux de Ngotaks.
 — Qui veille ce soir ? demanda Dick.
 — Le Gaen et Le Bihan avec leurs matelots nagarnocks gardent trois côtés du bickhaus, et Collins est, avec quatre hommes du placer, chargé de surveiller le dernier.
 — Et Gilping ?
 — Nos espions nous ayant avertis que les Ngotaks voulaient tenter un coup de main cette nuit même pour enlever leur kobousg, Son Excellence loru Woangow, ajouta le fermier en riant, a fini par céder aux représentations du comte d'Enraygues, et il est venu s'abriter à France-Station.
 — En ce cas il n'y aura rien cette nuit, les Ngotaks ne sont pas de taille à attaquer notre bickhaus, il faudrait du canon pour renverser nos murailles ; faites rentrer tout le monde dans l'intérieur, Kirby, il est inutile de fatiguer nos hommes à garder l'esplanade ; demain, du reste, il n'y aura pas un seul guerrier ennemi dans les environs.
 — Que voulez-vous dire ?
 — Nos amis nagarnocks leur ont envoyé la pierre noire.
 — C'est une guerre d'extermination, alors...
 — Et les Ngotaks n'auront pas assez de tous leurs hommes pour essayer de défendre leurs grands villages. Vingt-quatre heures ne s'écouleront pas, si je ne m'abuse, sans qu'il y ait des propositions de paix de leur part, car c'est à peine s'ils peuvent mettre sur pied cinq cents guerriers, alors que les Nagarnocks en ont déjà rassemblé deux mille.
 — Je ne partage pas votre confiance, Dick, ils feront alliance avec les autres tribus.
 — Comptez-vous pour rien les trente carabines que nous pourrions ajouter au nombre de nos alliés ; vous savez bien que toutes les peuplades du Buisson ne pourraient entamer notre petit corps de troupes armé de revolvers et de carabines à répétition... Non, non, Kirby, je craignais un coup de main cette nuit avant que les Nagarnocks ne se soient déclarés pour nous ; et puis, dans l'obscurité, les armes à feu ne valent guère plus que les flèches. Ces démons pouvaient incendier l'habitation et nous causer les plus grands dommages, mais, maintenant qu'ils ont laissé passer l'occasion, nous n'avons plus rien à craindre d'eux.
 — Vous oubliez qu'il seront soutenus par votre éternel et insaisissable ennemi.

— Oh ! oui, l'homme masqué, avec son navire volant, fit le vieux trappeur en éclatant de rire. C'est fort heureux pour lui que je n'aie pas eu ma carabine à longue portée lorsqu'il est venu se promener au-dessus de nos têtes pour nous narguer ; je lui conseille fort de se tenir à distance, si l'envie lui prend de recommencer sa petite navigation aérienne.
 — Ce n'est pas l'avis de Jonathan Spiers.
 — Qu'il se mêle de ce qui le regarde, interrompit rudement le Canadien ; je ne puis l'accuser de la mort de mon pauvre Willigo, car il n'a fait que se défendre ; mais je n'oublierai jamais que si sa mauvaise étoile ne l'avait pas conduit ici, mon vieux et fidèle compagnon serait encore de ce monde. Enfin ne parlons plus de cela ; mais que le capitaine Spiers ne s'occupe pas de la défense de France-Station cela me regarde...
 — Vous l'écouteriez, Dick, vous écouteriez tous nos amis qui sont réunis là-haut et vous attendent, et vous changerez d'avis quand vous aurez reçu leurs explications, car, je dois vous le dire, vous seriez seul à soutenir votre opinion...

— Nous allons bien voir, interrompit le vieux batteur de Buisson, qui donnait depuis quelques instants des signes non équivoques de mauvaise humeur.

Puis, appelant Collins, il lui renouvela l'ordre précédemment donné au squatter, en lui recommandant d'avertir immédiatement les capitaines Le Guen et Le Bihan, ainsi que les deux mécaniciens, qu'il désirait leur parler de suite, et qu'ils aient à se rendre à la bibliothèque de l'habitation.

Se retournant alors vers son compagne :

— Suivez-moi, Kirby, vous allez voir qu'il y a dans tout cela plus de fumée que de feu.

Les deux hommes se dirigèrent vers la partie fortifiée de l'habitation, suivis de Woan-Vah, qui ne quittait pas plus son nouveau maître que son ombre.

À peine entré dans la vaste bibliothèque de l'habitation, où ses amis réunis en conseil l'étaient depuis plusieurs heures, et après l'échange obligé de cordiales salutations, le Canadien mit sans répit la conversation sur ce terrain.

Les capitaines et les mécaniciens faisaient en ce moment leur entrée.

Cette fois, ce ne fut pas le capitaine qui lui répondit, mais le jeune comte d'Enraygues lui-même, poussé à bout par l'entêtement de son ami.



Qui va là ? fit le squatter Kirby. — Page 132, col 1

— Mon cher Dick, lui dit-il avec une franchise que l'intimité de leurs relations autorisait, nous n'avons pas de temps à perdre en discussions stériles. A quoi bon recommencer pour la dixième fois une démonstration que l'absence de connaissances théoriques et pratiques spéciales vous a jusqu'à ce jour empêché de comprendre ? Qu'il vous suffise de savoir que notre ami Jonathan Spiers a découvert le moyen d'accumuler l'électricité aux deux points extrêmes de ses navires, c'est-à-dire à l'avant et à l'arrière, en quantité si considérable que, dirigée sur un point, elle y produit des effets identiques à ceux de la foudre. Ces navires, pourvus d'automoteurs puissants, peuvent, ainsi que vous l'avez vu hier (l'homme masqué, à l'aide du Swan qu'il a dérobé on ne sait encore par quel moyen, nous en a donné une démonstration suffisante), peuvent, dis-je, s'élever dans les airs et détruire en quelques secondes un corps d'armée, une flotte, une cité, sans qu'aucune force connue soit suffisante pour s'y opposer. Or, un de ces terribles engins se trouvant en ce moment au pouvoir de notre plus mortel ennemi, nous pouvons nous attendre à être à chaque instant anéantis, pulvérisés sur place.

Cependant, le Canadien ne voulut pas se rendre sans avoir épuisé ses arguments.

— Tout cela est merveilleux, mon jeune ami, répondit-il, et dépasse les contes fantastiques qui ont amusé ma première enfance ; mais en admettant l'exactitude du récit que vous me faites d'après les dires du capitaine Spiers, comment se fait-il que celui que vous appelez, à juste titre, notre plus mortel ennemi, se soit borné à une simple promenade circulaire au-dessus de nos têtes, au lieu de nous anéantir, de nous pulvériser sur place comme vous le disiez il n'y a qu'un instant ? C'est la dernière objection que je me permets de vous faire, car aussi bien, je vois que j'ai tout le monde ici contre moi.

A LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

15377

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOUBA, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

CHOCOLAT MENIER Une **Erreur Commune**

Beaucoup de personnes supposent que le **CHOCOLAT** et le **COCOA** sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

C'EST UNE ERREUR

PRENEZ le Jaune de l'Œuf,
PRENEZ l'Huile d'Olive,
Que reste-t-il ?
UN RESIDU. Il en est ainsi du **COCOA.**

Une comparaison :
Le **COCOA** est le lait écrémé.
Le **CHOCOLAT** de la crème pure

Demandez à l'Épicier — LE — **CHOCOLAT MENIER**

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE!

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

PATENTS

TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through **Munn & Co.** receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de **GEO. TUCKER**



Nous offrons \$500 00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER**
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE
392, RUE CRAIG MONTREAL.—Prix 25c.

Lapies Larquin
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS.
M. J. N. LAPRES ETAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.
— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL ETC ETC
CRAYON. TELEPHONE 7283

PACIFIQUE CANADIEN

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., *9.10 p.m.
Boston, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Toronto—8.25 a.m., *9.00 p.m.
Detroit, Chicago, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., 9.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 a.m., 9.10 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.
Brookville, Vaudreuil, 8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m., St-Jean, 9.00 a.m., 4.05 p.m., *8.40 p.m. *8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. *8.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.25 a.m. 4.15 p.m., *9.10 p.m.
Newport, 9.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :
Québec, 8.10 a.m., *3.30 p.m. et 10.30 p.m.
Lollette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Ottawa, 8.50 a.m.,
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m. —Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
‡ Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours le semaine seulement tel qu'indiqué.
Chars-palais et chars-dortoirs. † Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connexion avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANCOIS-XAVIER